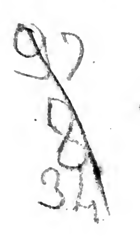

VITT. EMANUELE III





LE

PETIT PRODUCTEUR

FRANÇAIS.



On souscrit aussi pour les sept ouvrages qui forment la collection du *Petit Producteur*, à

Aix, chez Aubin. — Terris. — Reynier. — Pontier.
Amiens, Allo.
Angers, Fourrier-Mame.
Arras, Topino.
Avignon, Séguin.
Bayonne, Gosse.
Besançon, Deis. — Bintot.
Bordeaux, Gassiot, fils aîné. — Mme. v^e^. Bergeret. — Lawalle.
Brest, Lefournier et Despérier.
Caen, Lecresne. — Mancel.
Calais, Leleux.
Châlons-sur-Marne, Pavier.
Clermont-Ferrand, Thibault-Landriot. — Aug. Veysset.
Dijon, Tussa. — Gaulart-Marin.
Dôle, Joly.
Dunkerque, Mlles. Lorenzo.
La Rochelle, Pavie.
Le Havre, Chapelle. — Patry.
Lille, Vanackère. — Bronner Bauvens. — Lefort.
Limoges, Ardent.
Lorient, Leroux-Cassart.
Lyon, Bohaire. — Périsse frères. — Targe.
Marseille, Camoin. — Mossy. — Chaix.
Metz, Thiel. — Devilly. — Husson.
Montauban, Laforgue. — Rhétoré.
Montpellier, Sevalle.
Nancy, Vincenot.
Nantes, Forest. — Busseuil jeune.
Nîmes, Pouchon.
Orléans, Monceau. — Huet-Perdoux.
Perpignan, Alzine. — Lasserre.
Poitiers, Barbier.
Rennes, Molliex. — Blouet.
Rouen, Frère aîné. — V^e^. Renault.
Sedan, Javeaux.
Saint-Étienne, Motte.
Saint-Omer, Devaux. — Courdenne.
Strasbourg, Levrault. — Février. — Treuttel et Würtz.
Toulon, Bellue. — Laurent.
Toulouse, Gallon. — Vieusseux. — Devers.
Tours, Mame.
Troyes, Laloy.
Valenciennes, Lemaître.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
Rue Racine, n°. 4, place de l'Odéon.

LE PETIT PRODUCTEUR FRANÇAIS;

PAR LE BARON CHARLES DUPIN,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME VI.

L'OUVRIÈRE FRANÇAISE.



PARIS.
BACHELIER, LIBRAIRE, Succr. DE Mme. Ve. COURCIER,
QUAI DES AUGUSTINS, No. 55.

1828.



PROSPECTUS
DU PETIT PRODUCTEUR.

L'OUVRAGE que je viens de publier sous le titre de *Forces productives et commerciales de la France*, se compose de deux grandes cartes et de deux volumes in-4°. Il coûte 25 fr. à Paris; ce qui le met hors de la portée des petits propriétaires et des petits industriels. Il m'a semblé possible de résumer cet ouvrage et plusieurs autres que j'ai composés, en *sept livrets*, où les idées les plus particulièrement utiles aux personnes les moins riches, se trouveront exposées.

Dans le 1er. *livret* je place le *petit tableau du progrès général de nos forces productives et commerciales*.

Dans le 2e., je résume les notions les plus utiles aux *petits propriétaires agriculteurs*.

Dans le 3e., je résume les notions les

plus utiles aux petits *fabricants et aux artisans*.

Dans le 4e., je résume les notions les plus utiles aux *petits commerçants*.

Dans le 5e., je présente les notions les plus utiles *aux simples ouvriers* pour les convaincre des avantages de l'instruction et des bonnes mœurs.

Dans le 6e., je m'occuperai du bien-être des *ouvrières françaises*.

Dans le 7e., j'indiquerai l'ensemble des moyens les plus propres à faire prospérer une *petite cité française*.

Chaque partie, formant un petit ouvrage *à part*, coûtera 75 cent. On SOUSCRIT pour la collection ou pour un nombre quelconque d'exemplaires de chaque partie, *chez Bachelier, libraire, quai des Augustins*, et chez les libraires indiqués ci-dessus.

Quelques personnes ont manifesté le désir d'acheter en grand nombre ces petits volumes pour les répandre dans les campagnes et dans les ateliers : *celui qui prendra cent exemplaires d'un volume ne les paiera que* 50 *centimes l'exemplaire.*

VI.

L'OUVRIÈRE FRANÇAISE ;

PAR LE BARON CHARLES DUPIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

AUX DAMES FONDATRICES

DE LA

PREMIÈRE SALLE D'ASYLE

ÉTABLIE EN FRANCE,

POUR

LES ENFANTS DES OUVRIÈRES,

AU

FAUXBOURG SAINT-GERMAIN.

MESDAMES,

Daignez agréer le modeste hommage d'un livret que je consacre à l'amélioration du sort des *ouvrières françaises*.

J'ai surtout pour objet, dans cet écrit, d'accroître la confiance des femmes de la classe inférieure, envers les femmes de la classe supérieure, envers celles qui, comme vous, ennoblissent la splendeur de leur nom, par la bienfaisance éclairée qu'elles pratiquent à l'égard des humbles familles.

Afin que le peuple chérisse votre influence gracieuse, et votre angélique bonté, il suffit de révéler

au peuple les vertus que vous exercez dans l'ombre en sa faveur.

Long-temps, il faut le dire, les préjugés et l'orgueil de ce fauxbourg où vous brillez avec tant d'éclat, ont été justement cités à la France, afin de l'exaspérer contre des prétentions surannées incompatibles, maintenant, avec la dignité nationale des générations qui s'élèvent pour la grandeur future de la France.

Apprenons à la patrie que des idées plus humaines et des penchants plus populaires, développés dans les jeunes âmes, acquièrent chaque jour une puissance plus grande, en ce noble fauxbourg où vous répandez vos bienfaits, où vous rendez plus attrayant le progrès des lumières utiles à l'humanité.

Quand la jeunesse virile adopte avec énergie quelques vérités, quelques maximes réclamées par de grandes mutations dans l'ordre social, la conviction, acquise par l'élite d'un sexe, ne reste pas long-temps isolée. L'autre sexe la reçoit, comme par dévouement, pour en faire une croyance, et je dirais presque une foi, défendue désormais avec le charme de la persuasion. Des idées, d'abord abstraites, s'identifient avec des sentiments et passent dans les mœurs, pour se transmettre d'âge en âge, par la tradition des mères à leurs enfants.

O vous, à qui j'ose adresser ma dédicace, vous, qui ne refusez pas d'être du siècle dont vous êtes l'ornement, nobles beautés, vous savez unir, selon le besoin de nos lois nouvelles, à la fierté des gloires de famille la fierté des gloires nationales, à l'éléva-

tion des sentiments l'humanité des affections, enfin, aux vertus austères du patriciat la tendre bonté pour le peuple. Votre charité novatrice a préparé, dans le quartier des préjugés antiques, une salle d'asyle pour l'enfant de la pauvre ouvrière. Durant l'hyver, vous sauvez cet enfant du froid rigoureux ; en tout temps, vous le sauvez du délaissement et des impressions funestes ; vous éloignez de son faible corps les accidents et les dangers ; vous éloignez de ses yeux les exemples honteux ; vous le préservez d'entendre des paroles qui, sous la forme de la grossièreté, portent le venin de la corruption ; vous faites plus encore : les premières notions d'une simple et douce morale et d'une piété pure sont données, d'après vos instructions, à cette naïve enfance, par les sœurs qu'a vouées à la charité, Vincent de Paule, un des bienfaiteurs du peuple.

De pauvres mères vous devront, les unes la santé, les autres la vie de leurs enfants ; des mères vous devront les premiers germes de sagesse et de bonheur pour le doux fruit de leurs entrailles : jugez si vous allez être chéries par les femmes de la classe ouvrière ! Voyez-les, chaque soir, après la sortie des salles d'asyle, au retour de leurs enfants vers le foyer paternel, joindre les petites mains de ces tendres créatures, et leur faire dire, en songeant au charme de votre bonté : « Je vous salue, Marie pleine de grace, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » La France entière répétera, comme un hommage à votre bienfaisance, ces paroles qui vont au cœur.

Les autres dames de votre rang voudront mériter une égale reconnaissance, et vous serez en tous lieux chéries, admirées, imitées.

Oui, sur cette noble terre de France, il suffit d'en appeler aux affections généreuses, pour que toutes les âmes s'empressent d'y répondre. J'ose espérer qu'à l'instant où sera connu l'exemple sublime que vous donnez à l'élite de votre sexe, de toutes parts, dans la capitale, en chacun des arrondissements, dans nos grandes cités, dans nos petites villes et dans nos simples bourgades, des salles d'asyle seront instituées pour l'enfance nécessiteuse, et dotées par la libéralité des dames françaises.

Quel sera mon bonheur, si je puis, par un fidèle portrait de vos vertus et de leur charme, donner l'essor à cette émulation, si patriotique et si chrétienne, qui va conquérir, pour les femmes des classes supérieures, de nouveaux titres à l'amour, à la reconnaissance des ouvrières françaises !

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Mesdames,

Votre respectueux admirateur,

CHARLES DUPIN.

L'OUVRIÈRE FRANCAISE.

AMÉLIORATIONS

DES FORCES ET DU SORT DU SEXE FÉMININ.

Ce Discours, en partie publié dans mon ouvrage des *Forces productives et commerciales de la France*, a été prononcé, le mardi 9 janvier 1827, à l'Athenée Royal de Paris.

Les femmes concourent à la production industrielle, et par leur force physique, et par leur force intellectuelle. Essayons de nous former des idées précises sur les services qu'elles peuvent rendre, et sur la récompense qu'elles peuvent espérer de ces mêmes services.

On observe généralement que les peuples barbares accablent les femmes des travaux les plus pénibles, tandis que les hommes, abusant de leur puissance, s'abandonnent souvent à l'oisiveté. C'est ainsi qu'en certaines contrées, les femmes cultivent les champs, portent les fardeaux, et font en outre le travail intérieur du ménage. L'homme, au contraire, vit dans la fainéantise, ou se livre aux

exercices peu fatigants de la chasse et de la pêche. J'ai vu, dans les contrées barbares de l'Épire, les Albanais faire porter tous les fardeaux à leurs femmes, et souvent les obliger d'aller à pied devant eux, tandis qu'ils n'avaient que leurs armes pour charge, et souvent étaient montés sur des ânes.

A mesure que l'état social s'améliore chez les peuples, que les mœurs s'adoucissent, que des relations moins inhumaines s'établissent dans la famille, l'homme se plaît à soulager sa compagne d'une plus grande partie des occupations pénibles; il finit par les prendre toutes à sa charge. Alors il n'impose plus au sexe faible, que les soins du ménage et l'éducation première des enfants.

Si nous comparons, chez les peuples civilisés, le sort des femmes, dans les diverses classes de la société, nous observons de grandes différences. A la campagne, au sein même des pays justement célèbres par l'excellence de leur état social, on voit encore trop souvent des femmes assujetties à des travaux excessifs. Mais, à mesure que l'agriculture fait des progrès, que le travail des animaux vient suppléer à ce qui manque au travail humain, ces femmes sont délivrées d'un emploi trop péni-

ble et n'ont plus que des occupations mieux proportionnées à leur organisation physique. Alors elles cessent d'être accablées par des travaux précoces et forcés; elles sont nourries plus substantiellement; elles acquièrent une plus haute stature; leurs membres, bien proportionnés, ont le caractère de la force et de la santé; leurs traits, que l'excès du labeur ne déforme plus avant l'âge, s'épurent et deviennent plus délicats à chaque génération. Tels sont les caractères de ces beautés villageoises du pays de Caux et du Calvados; contrées célèbres aussi pour l'abondance et la richesse qu'y procurent les chevaux et les troupeaux.

Il est, au contraire, d'autres parties de la France, où l'habitant n'a pas assez de grands animaux domestiques pour empêcher que les femmes ne s'emploient comme bêtes de somme ou de trait; elles traînent des brouettes et des tombereaux, halent des bateaux et des navires, portent des fardeaux accablants, mènent les bœufs à la charrue et partagent les travaux les plus pénibles. Dirai-je qu'il n'y a guère plus d'une génération, la France voyait encore, dans certaines vallées des Alpes, des femmes attelées à la charrue, tirer de pair avec

des ânes?... Les femmes accablées par des travaux excessifs, exposées au soleil, à la pluie, à la neige, ont le visage, les mains, les pieds et le sein, couverts d'une peau noirâtre ou cuivrée, qui les fait ressembler aux femmes des Hottentots : et leurs traits durs, à facettes quarrées et saillantes, rappellent les caractères de la race Tartare. Mais songeons simplement au bien-être du sexe féminin, et laissons à la poésie le soin de célébrer ou de déplorer des charmes acquis ou perdus.

Étudions, dans nos cités, le sort du sexe féminin. Il est honorable et doux chez les classes opulentes et même chez celles qui possèdent la simple aisance. Mais, combien il est différent chez les classes nécessiteuses où l'homme et la femme ont besoin de réunir toutes leurs forces, intellectuelles et physiques, pour gagner de quoi subvenir à leur existence, ainsi qu'à celle de leurs enfants!

Afin de nous former des idées justes à cet égard, examinons quel est le travail matériel que donnent, par jour, l'homme et la femme de force moyenne.

Le même poids peut être transporté par un cheval de somme et par cinq colporteurs. Dans nos campagnes, on paie 2 francs 50 centimes

la journée du cheval de somme; par conséquent, il faudrait que le colporteur se bornât à 50 centimes par jour, s'il entrait en concurrence avec le cheval de somme.

Un cheval qui tire à la voiture, transporte, dans un jour, 28,500 kilogrammes à un kilomètre de distance; un ouvrier, qui s'attèle à une voiture, transporte 2,300 kilogrammes à la même distance; il ne fait donc pas la douzième partie du travail journalier d'un cheval. En estimant à 3 francs la journée de cette bête de trait, l'ouvrier, pour soutenir la concurrence, devrait se borner à un bénéfice de 25 centimes par jour.

Si l'on évaluait le travail d'un moulin où l'eau sert à moudre le blé, l'on verrait que, pour qu'un ouvrier effectuât au même prix la mouture, il devrait se contenter de 30 centimes par jour, quoiqu'en partageant les bénéfices énormes que font les meuniers, dans la majeure partie de la France.

Si l'on comparait, enfin, le travail d'une machine à vapeur, avec celui d'un ouvrier, on verrait qu'à Paris, par exemple, l'ouvrier qui voudrait soutenir la concurrence, devrait se contenter de 16 centimes par jour. Un manouvrier devrait se contenter de dix centimes

seulement, s'il travaillait pour rivaliser avec les machines à vapeur établies dans le voisinage des mines de charbon fossile. Ainsi, l'homme ne gagnerait pas même assez pour s'acheter du pain, dans une année médiocre.

Remarquons ensuite que la femme, employée à des travaux pénibles, peut bien difficilement produire une quantité de force qui soit moitié de la force que produit un ouvrier robuste. Alors nous verrons que la concurrence des animaux et des machines réduirait le prix de la force matérielle fournie par la femme, dans les divers cas que nous venons d'examiner, à moins de 25 centimes par jour, à moins de 15 centimes, de 13 centimes, de 8 centimes, et même à moins de 5 centimes par jour.

Cette énorme disproportion nous montre que le travail purement physique de l'homme, et surtout de la femme, ne saurait entrer en concurrence avec le travail matériel des chevaux, des bœufs et des ânes, avec la force de l'eau, du vent, ou des machines à vapeur. La disproportion est si grande que les Européens peuvent aller chercher dans l'Orient, des cotons en laine, les amener en Europe, en payant un transport de 4,000 lieues; les soumettre à

des fabrications variées, exécutées au moyen de la machine à vapeur, les reporter sur les marchés de l'Inde, et vendre les produits fabriqués au moyen de l'action méchanique, à des prix moins élevés que ceux des produits analogues fabriqués sur les lieux mêmes, avec des hommes qui ne gagnent que six sous, et des femmes qui ne gagnent que quatre sous dans leur journée. Le progrès naturel de l'industrie a donc cet effet, qu'une grande partie des travaux matériels et pénibles doit par degrés être enlevée à l'espèce humaine, pour être exécutée avec des agents méchaniques dénués d'intelligence.

On serait tenté, sous ce point de vue, de regarder les progrès de l'industrie comme un des plus grands fléaux de la civilisation, et d'approuver les ouvriers qu'on a vus tour à tour briser les machines les plus puissantes et les métiers les plus ingénieux, à mesure que ces machines et ces métiers ont opéré l'inévitable conquête dont nous venons d'évaluer les effets. Mais une étude plus approfondie démontre qu'il est possible, dans ce progrès, de trouver pour l'espèce humaine des résultats tout opposés à ceux qui paraissaient d'abord inévitables.

Un faible progrès de l'industrie a pour premier effet de rendre plus malheureuse la classe ouvrière, qu'il prive d'une partie de son travail; un progrès très-considérable a pour conséquence nécessaire un effet tout opposé.

Dans le tableau général que nous avons présenté, des *forces productives et commerciales de la France*, liv. 1, pages 23 et 25, nous avons vu qu'en France, la force productive dont les hommes sont capables, n'est pas le cinquième de toutes les forces humaines et méchaniques employées à la production et au commerce. Dans la Grande-Bretagne, la force humaine n'est que le huitième d'un pareil total. Si donc le produit de toutes ces forces était également réparti entre les individus de l'espèce humaine, l'on devrait ajouter à chaque force d'homme, en France, le revenu donné par *trois* fois cette force, au moyen des moteurs inanimés; en Angleterre, le revenu donné par *sept* fois cette force.

Par conséquent, si l'on considère l'ensemble des résultats, l'on peut dire que l'espèce humaine, en France et surtout dans la Grande-Bretagne, a beaucoup plus de moyens de subsistance, de bien-être et d'opulence, que si les

deux contrées n'avaient appelé nulle force étrangère au secours du travail humain. Cependant, si les lois, ou les abus, ou les usages, ont par degrés produit trop d'inégalité dans la distribution du revenu des forces que nous venons d'indiquer, on conçoit qu'une grande richesse peut se trouver concentrée dans un nombre de familles plus ou moins restreint; tandis que beaucoup d'autres familles, non-seulement ne retirent aucun bénéfice de l'ingénieuse multiplication des forces brutes, mais éprouvent tout le désavantage d'une concurrence contre laquelle notre espèce ne peut lutter par sa force physique.

Sans doute, la quantité absolue de travail exécuté, pour un certain prix, par les moteurs inanimés, l'emporte de beaucoup sur la quantité de travail exécuté par l'homme et surtout par la femme. Mais il faut toujours que les individus de l'espèce humaine soient employés à la construction même de ces machines, à leur établissement dans les lieux les plus convenables, à leur mise en activité, à la surveillance continue de cette action, à la réparation immédiate de tous les accidents qu'on voit survenir, et que les machines ne peuvent réparer d'elles-

mêmes. L'emploi des moyens méchaniques restitue donc aux hommes une grande partie des travaux qu'il a semblé d'abord leur ravir. Il leur restitue des travaux qui portent un caractère particulier et propre à l'espèce humaine : ce caractère est celui de la haute intelligence qui distingue notre espèce. Dans les opérations d'une industrie perfectionnée, il faut que l'esprit des hommes, que leur attention, que toutes leurs qualités intellectuelles soient constamment en action; presque toujours, au contraire, il suffit d'une faible dépense de force physique, parce que la dépense principale est faite par les moteurs inanimés ou par les animaux.

Cette amélioration est d'autant plus précieuse, qu'elle fournit un travail parfaitement convenable à la femme; travail qu'elle excelle à pratiquer, bien que sa force physique soit de beaucoup inférieure à celle de l'homme. Ainsi, dans le filage des cotons, il est nécessaire qu'auprès des chariots chargés de bobines, une personne intelligente soit sans cesse attentive à voir si quelque bobine n'est pas entravée dans son jeu, si quelque fil n'est pas cassé, pour suspendre à l'instant la marche du chariot, renouer le fil qui s'est rompu,

replacer chaque partie dans la position qui convient à son action parfaite, et livrer de nouveau le chariot au travail du filage. Cette occupation n'exige qu'un emploi très-médiocre de la force physique et convient parfaitement à la femme ; on peut même la confier à des adolescents et à de jeunes filles.

Je pourrais citer une foule d'autres exemples où le travail du sexe féminin, celui de l'enfance et celui de la vieillesse, sont de nature à donner des résultats précieux et dont le salaire doit être proportionnel, non plus à la légère dépense de force matérielle, mais à l'emploi régulier et très-assidu des facultés intellectuelles, des soins délicats, de l'attention ingénieuse : emploi qui n'appartient qu'à l'esprit humain.

Cette intervention inévitable de notre intelligence, dans les travaux opérés par des forces inanimées, nous explique comment la contrée qui fait le plus grand usage de ces forces inanimées, et qui, par conséquent, semblerait devoir réduire à l'oisiveté la plus grande partie de sa population, est, au contraire, le pays qui donne à cette population le plus grand emploi proportionnel dans les opérations de l'industrie. Ces travaux font vi-

vre, dans la Grande-Bretagne, *les deux tiers* de la population; tandis qu'en France l'industrie ne parvient encore à procurer de l'emploi qu'*au tiers* seulement de la population.

Nous avons vu qu'avec le secours des forces inanimées les femmes peuvent intervenir dans un grand nombre de travaux dont jadis elles étaient exclues, par la fatigue extrême que ces travaux occasionaient. Mais, loin des manufactures, et surtout au sein de nos villes, l'infériorité de la force physique des femmes les place dans une situation déplorable à beaucoup d'égards. Le cercle des professions qu'elles peuvent embrasser, avec avantage, est malheureusement trop circonscrit. Les métiers de couturière, de brodeuse, de modiste, de blanchisseuse, avec un petit nombre d'autres, composent la plus grande partie des occupations des femmes.

Mais, si vous saviez combien ces professions sont peu profitables dans les grandes cités, dans Paris surtout! Au sein de nos petites villes, les couturières et les ouvrières en général sont bien moins malheureuses; quand on les prend en journée, elles dînent à la table des maîtres; elles sont vêtues avec soin; leurs manières se ressentent des maisons où

elles exercent leur travail : dans l'endroit, on les appelle et elles sont des demoiselles. A Paris, au contraire, il n'y a plus rien de commun entre les maîtresses de maison et les pauvres ouvrières. Des lingères, des modistes, des négociantes en broderie, en ajustements de femmes, s'interposent entre le consommateur et l'indigente ouvrière. Aux dames élégantes, qui visitent leurs brillants magasins, elles semblent répéter un mot digne de Molière et qui m'a frappé dans une bluette du Gymnase : Mais, mademoiselle, vous me surfaites étrangement? — *Madame, notre maison se respecte trop pour vous vendre à prix modique.* Et ces mêmes marchandes donnent à peine du pain aux ouvrières qui préparent les objets ainsi vendus !

A présent, suivons dans ses effets la misère des ouvrières. De 1815 à 1820, l'hospice de la Salpétrière a reçu 2,641 femmes ayant perdu la raison; sur ce nombre il y avait 104 brodeuses, 112 blanchisseuses et 735 couturières. Il y avait ensuite 247 ouvrières de toute espèce de professions, 306 journalières et seulement 4 femmes de rentiers et de propriétaires. Voyez donc s'il est important, s'il est urgent de chercher remède au malheur

des femmes du peuple, et de leur trouver des moyens d'échapper à la destinée qui les accable!

Il leur reste la ressource de la domesticité; mais les travaux mêmes de la domesticité sont plus restreints auprès des classes supérieures de la société, qu'auprès des classes moyennes. On veut un chef et des aides masculins pour la cuisine d'un grand hôtel; on dirait d'une direction générale ayant son chef de division et ses employés culinaires du premier et du second ordre; tandis qu'en de moindres maisons, on se contente de la simple cuisinière bourgeoise. Une domestique sert à table dans les maisons médiocres, et ce service est toujours fait par des laquais dans les maisons opulentes. Enfin, si quelque chose m'étonne, c'est que les femmes de chambre des plus grandes dames n'aient pas encore cessé de faire partie du sexe féminin. Pourquoi pas en effet? — Puisque les coiffeuses ont été congédiées de tous les élégants cabinets de toilette, où des coiffeurs sont appelés à les remplacer: comme si ces messieurs apportaient nécessairement plus de génie dans la conception et de talent dans l'exécution!

Ainsi, vous le voyez, le progrès de la richesse a pour résultat affligeant de diminuer le nom-

bre relatif des femmes qui trouvent un emploi dans tous les travaux de la domesticité ; bientôt, je vous en offrirai, pour la capitale, des preuves trop convaincantes.

En présentant ces considérations sur le travail des femmes, qu'il me soit permis d'indiquer plusieurs moyens d'accroître les occupations qui leur conviennent. Parmi ces occupations, je place au premier rang, la lecture, l'écriture et le calcul. Je voudrais qu'en tous lieux, ces premiers éléments des connaissances humaines fussent enseignés à nos enfants, depuis l'âge de quatre ans jusqu'à l'age de huit ans, par des femmes, qui pourraient suffire à cette première instruction. Pour plus d'économie et pour obtenir de plus prompts résultats, elles professeraient en suivant la méthode de l'enseignement mutuel. Elles pourraient aussi procurer une instruction plus relevée aux demoiselles dont les familles ont de la fortune. En effet, toute connaissance, pour être utile à de jeunes personnes, doit être à la portée de leur sexe, et par conséquent peut leur être enseignée par des personnes de leur sexe.

Il ne faudrait pas qu'on se bornât à montrer aux jeunes personnes de toutes les clas-

ses les simples éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Il faudrait qu'on leur enseignât par une méthode particulière, aussi simple que facile, les éléments de la géométrie et de la méchanique appliquées aux travaux de leur sexe. Une foule d'opérations exécutées par les femmes, exigent de la régularité, de la précision, de la symétrie, et l'on peut parvenir à donner toutes ces qualités au produit du travail, par un petit nombre de règles de géométrie. Sans doute, lorsqu'on présente ces règles sous des formes abstraites et pédantesques, les femmes éprouvent une difficulté très-grande à les concevoir, et cette étude est sans attrait à leurs yeux. Mais, au contraire, si les propriétés essentielles de l'étendue leur étaient indiquées avec les applications immédiates qu'on en peut faire à leurs travaux journaliers, à la mesure, à la coupe, au tissu, au plissé, à la disposition de leurs vêtements, à l'ajustement de leurs parures, à l'ornement des intérieurs d'appartements, à tous ces légers travaux auxquels une science élémentaire peut donner un nouveau prix, j'ose assurer que jamais aucune étude n'aurait été plus avantageuse, plus facile et plus agréable au sexe feminin.

J'ai souvent observé les jeunes filles s'amusant ou, pour parler avec plus d'exactitude, étudiant avec leur poupée. Je n'ai pu voir sans surprise le grand nombre de pensées heureuses, la fertilité d'invention, la dextérité d'exécution, développées par degrés dans cette étude, qu'elles font presque toutes avec un grand sérieux et je dirais presque avec gravité. En les voyant, livrées aux seules forces de leur esprit et de leur imagination, parvenir à tant de combinaisons souvent heureuses, je me formais l'idée de tout ce qu'elles pouraient apprendre, observer, inventer, avec un système judicieux de leçons appliquées à leurs jeux. Il me prenait envie de les faire jouer à la méchanique, à la géométrie, démontrées sur la poupée et sur le petit ménage; en leur donnant, sous le dehors d'un plaisir, des notions qui deviendraient pour elles une source d'utilité, et peut-être, quelque jour, un moyen d'existence.

Les applications de la méchanique auraient surtout un grand avantage. J'ai fait remarquer combien la femme est peu favorisée de la nature, quant à la force physique. Elle ne peut suppléer à sa faiblesse que par cette habile économie des forces et par cet emploi ju-

dicieux qui constituent l'adresse et la dextérité. Il ne faut pas croire que cette dextérité, cette adresse, soient des talents innés chez la femme. Il suffirait, pour s'en convaincre, d'examiner la gaucherie, la maladresse des femmes de la campagne, lorsqu'on les place tout à coup dans nos ménages de la ville, ou lorsqu'on veut les former à des travaux délicats. Il suffirait de s'enquérir auprès des ménagères de province, sur ce qu'il en coûte pour opérer, par la pratique, à force de cassures, l'apprentissage des servantes villageoises. Je suis persuadé qu'une étude convenablement dirigée, servirait bientôt à régulariser chez les femmes, et à bien proportionner, pour chaque cas, l'emploi de la force aux résistances qui doivent être exercées. Les femmes sont obligées de faire, à chaque instant, l'emploi d'un grand nombre de machines simples. Ainsi leurs fils, leurs lacets, leurs cordons, leurs ceintures, exercent des actions et sont sujets à des ruptures dont on peut indiquer les résultats et les effets par les principes de l'équilibre des cordes. Les ciseaux, les couteaux, les aiguilles, les épingles, les agrafes, les peignes, les brosses, etc., offrent la combinaison ou l'emploi séparé, du levier, du coin, et du plan

incliné. Les élastiques et les tire-bouchons, la torsion des cordons et celle des fils, appartiennent à l'action de la vis, à la figure de l'hélice. Le dévidage, le filage au rouet, au fuseau, ont leur mouvement dirigé par la théorie du tour, et de la spirale. En un mot, il n'est presqu'aucune machine simple dont l'emploi ne soit habituel aux femmes. Dans la composition de leurs ajustements, dans la structure de leurs instruments de musique, et d'une foule d'objets qui servent, soit à leurs plaisirs, soit à leurs travaux, elles ont besoin de faire un usage pratique des propriétés de ces machines : usage qui peut être aveugle ou éclairé, qu'on peut obtenir par une longue et pénible routine, ou par un petit nombre de préceptes très-simples et d'une exposition très-facile.

Lorsque j'ai rédigé mon *Cours normal de géométrie et de méchanique appliquées aux arts*, j'ai souvent désiré que mes occupations me permissent de publier un cours analogue pour les travaux des femmes. Cet ouvrage pourrait être d'une étendue beaucoup moindre que celle du cours qui convient aux travaux des hommes; mais il exigerait une étude suivie et minutieuse des professions auxquelles

s'adonne le sexe féminin, et mes occupations ne m'ont pas permis d'entreprendre cette tâche. Cependant, si nul autre ne s'en charge, et si quelque jour je puis profiter d'un peu de loisir, c'est à ce travail que je le consacrerai.

J'ajouterai que des femmes, enseignant à des femmes, conviennent toujours mieux, pour les soins, l'attention, la finesse des observations, l'à-propos des aperçus, la délicatesse des sentiments, que des hommes, salariés afin d'instruire de jeunes personnes.

Quant aux mœurs, si j'étais père, ou simplement oncle, et même chanoine, ce n'est pas Abailard ni Saint-Preux que j'appellerais pour être précepteur d'Héloïse.

Je voudrais que toutes les leçons de dessin, privées ou publiques, données à de jeunes filles, fussent professées par des femmes. Certes, lorsque je vois le succès remarquable de quelques femmes artistes, telles que Mesdames Jaquotot, Lescot, Mongez, etc., je puis penser qu'elles ont toute l'aptitude nécessaire pour un pareil enseignement.

Les arts du dessin et de la peinture, appliqués à l'industrie, me paraissent devoir être confiés presque entièrement au sexe féminin; parce que le travail de ces arts n'exige qu'une

bien faible dépense de force physique, et que les femmes sont en général plus propres que les hommes à faire des ouvrages délicats qui demandent beaucoup de soins, de patience et d'attention.

On cherchera peut-être à rendre ridicule une telle pensée, en supposant qu'on propose d'employer des femmes à monter sur des échelles et à peindre des enseignes au milieu des rues : pour gâter les meilleures choses il suffit de les outrer. C'est à décorer l'intérieur des appartements qu'on peut employer les femmes avec succès et convenance. Les peintures en décors, les arabesques légères, les tentures, les dorures, pourraient être exécutées par des femmes aussi parfaitement et plus économiquement que par des hommes. Je ne réserverais à ces derniers que la partie des beaux-arts qui demande une grande force de conception, et la vigueur de génie qui semble être le propre de la virilité.

Sans doute on ne peut pas, avec des lois, attribuer aux femmes telle ou telle branche des travaux industriels, pour en priver le sexe masculin. Mais, par des institutions sagement combinées, on peut répandre, chez le sexe le plus faible, des connaissances et des talents



qui créeront bientôt la concurrence la plus avantageuse entre le travail de l'homme et celui de la femme.

Ajoutons que plus nous multiplierons les emplois où la femme se procurera quelques moyens d'existence, plus nous multiplierons les moyens d'union entre l'homme industrieux et la femme laborieuse ; nous reviendrons avec soin sur un sujet aussi grave.

En France, une partie très-essentielle de la chirurgie est confiée aux femmes, et lorsqu'elles sont formées en de bonnes écoles, elles se montrent parfaitement propres à la fonction la plus importante des sciences médicales, puisque cette fonction influe à la fois sur la vie et la santé des mères et des enfants. Je voudrais que des écoles spéciales enseignassent aux femmes toutes les opérations chirurgicales nécéssaires au traitement des individus de leur sexe. Je voudrais que ces mêmes écoles enseignassent, comme une profession réservée pour elles, la partie médicale qui se rapporte à leur sexe. N'est-il pas évident que, toutes choses égales d'ailleurs, les femmes auront beaucoup d'avantages sur les hommes, dans l'observation de toutes les nuances, souvent si fugitives, des indispositions et des maladies

qui sont propres à leur sexe, et dont elles ont si souvent éprouvé les symptômes ou senti les effets ?

Il n'est pas impossible que l'égoïsme et l'intérêt personnel soulèvent un certain nombre de charlatans contre une pareille proposition; mais toutes leurs objections magistrales ne pourraient ébranler ma conviction; et, j'ose l'espérer, la pensée que j'émets en ce moment ne restera point stérile.

Dans plusieurs contrées, les femmes, non-seulement peuvent, sans paraître déroger à la modestie de leur sexe, cultiver ouvertement les sciences les plus difficiles, mais même les professer aux frais du trésor public et les professer à des élèves du sexe masculin. Ainsi l'Égypte, au temps des Ptolémées, a vu la sage et malheureuse Hypathie cultiver, enseigner l'astronomie, et devenir un des principaux ornements du musée d'Alexandrie. Ainsi l'Italie moderne a vu mademoiselle Agnesi donner des leçons de mathématiques dans l'université de Bologne. Les sciences avaient si peu desséché le cœur de cette femme illustre, qu'arrivée au plus haut point de sa gloire, elle quitta les sublimes études et le professorat, pour se consacrer au service des malades

et des pauvres; elle offrait ainsi le double exemple de ce que peut son sexe dans les travaux les plus abstraits, les plus arides, et dans les plus tendres secours accordés à l'humanité souffrante.

Nous serions choqués comme d'une chose inusitée et presque immorale, si, dans les lieux consacrés aux plaisirs publics, nous voyions la musique instrumentale exécutée par des femmes avec tous les instruments dont elles pourraient jouer habilement. A peine tolérons-nous, dans les concerts, qu'elles jouent de quelques instruments de ce genre; mais jamais, dans nos opéras, nous ne voyons à l'orchestre figurer d'artistes féminins. Peut-être cette proscription tient-elle à la conduite en général peu réservée des femmes qui, sur le théâtre même, exercent les arts du chant et de la déclamation. Il serait à désirer que nous pussions, comme en Angleterre, voir ces arts pratiqués par des personnes qu'orneraient à la fois leur talent et leur beauté, leur grâce et leur sagesse. Le théâtre acquerrait une moralité nouvelle, si les rôles des personnages les plus purs étaient remplis par des femmes qui fussent toujours dignes d'en revêtir le costume et d'en redire les paroles. La fortune

scandaleuse, l'éclat et les grâces, souvent trop enivrantes, de ces actrices exposées en spectacle à toute la jeunesse, ne pervertiraient plus les imaginations, et la séduction du vice deviendrait beaucoup moins contagieuse.

Si nous passons, des mœurs dissolues de ces femmes opulentes et qui sont sans excuse dans leur conduite, aux mœurs des humbles ouvrières, qui n'ont pour vivre qu'un salaire de 20 sous, de 15 sous et même de 10 sous par jour, pourrons-nous être surpris que les mœurs de ces dernières ne soient pas irréprochables? A cet égard, les grandes villes de la France, et surtout la capitale, offrent un spectacle déplorable. Les besoins du luxe, et souvent les simples besoins de l'existence, entraînent une foule de jeunes personnes. Enfin l'aversion malheureuse que manifestent, trop généralement, les ouvriers de nos grandes villes pour le lien du mariage, ne fait qu'ajouter au mal.

On est frappé d'un tel désordre, lorsqu'on examine les mouvements de la population de Paris. En 1825, on voit que, sur 29,253 naissances, 19,214 seulement appartiennent à des mariages légalement contractés, 2,202 sont des enfants illégitimes, en grande partie nour-

ris dans le concubinage; enfin 7,837 sont livrés aux hospices et reçus comme enfants trouvés. Si l'on réfléchit qu'à Paris, dans toutes les classes qui possèdent la simple aisance, il est extrêmement rare que les filles ne soient pas empressées de se marier, quand un parti décent vient à se présenter; si de plus on observe qu'un fort-petit nombre de ces filles restent sans époux, on verra que la très-grande partie de la dissolution que nous déplorons appartient à la classe nécessiteuse.

En 1824, il s'est fait à Paris 7,620 mariages qui correspondent à la production de 18,591 enfants légitimes. D'après cette proportion, si l'on parvenait à faire seulement 3,000 mariages de plus par année, ils suffiraient pour que la totalité des enfants nés dans les maisons particulières eût une naissance légitime. N'est-il pas possible d'obtenir un tel résultat? Ne doit-on pas en apercevoir l'extrême importance, je ne dis pas seulement sur la moralité publique; mais, pour parler un moins noble langage, sur le bien-être matériel de la classe ouvrière, sur la santé des hommes et des femmes, sur la bonne éducation des enfants, sur leur conservation en bas âge et sur leur apprentissage quand ils attei-

gnent l'adolescence? Lorsqu'un ouvrier et une femme consentent à vivre en concubinage, chacun d'eux aperçoit qu'il peut, à chaque instant, être quitté par l'autre; l'esprit conservateur, qui naît d'un lien indissoluble, ne saurait exister dans ce commerce illicite; l'économie est bannie d'un tel commerce. Un rapprochement fortuit, qui n'est point fondé sur l'estime, et qui même entraîne forcément à sa suite un mépris réciproque, devient une source perpétuelle de discorde et de rupture. Lorsque les charmes de la femme s'en vont avec les années, et d'autant plus rapidement que la misère est plus grande, l'homme n'éprouve plus que l'accablement du fardeau qu'il s'est imposé volontairement. Chaque jour il est tenté de briser un joug que tout a cessé d'embellir. Enfin, quand il se sépare de sa compagne illégitime, ou quand elle l'abandonne, il est rare que l'un des deux ne tombe pas dans le malheur et dans la misère: surtout si la séparation est causée par quelque infirmité de la personne abandonnée.

Au contraire, lorsqu'un lien indissoluble réunit à titre d'époux, deux individus de la classe ouvrière, il est rare que l'esprit d'ordre et l'économie n'existent pas chez l'un des deux;

les vertus du meilleur influent sur le caractère de l'autre. Une juste fierté morale doit améliorer leur conduite. Leur sécurité sur l'avenir, sur la durée de leur union doit avoir également une salutaire influence. Voilà les motifs humains qui font désirer à tous les amis du bon ordre et des prospérités de la France, que les liens du mariage soient acceptés par tous les hommes qui possèdent un moyen d'existence pour eux et pour leur famille.

Sans doute, ce n'est pas avec des mesures coërcitives, ce n'est pas avec le secours de la loi, ni le bras de l'autorité, qu'on forcera les individus de la classe ouvrière à ne plus vivre en si grand nombre dans la dissolution du concubinage; mais il me semble, à cet égard, qu'il serait facile, avec les moyens les plus simples, les plus doux, les plus naturels, d'amener par degrés une immense amélioration. Je voudrais que le livret dont chaque ouvrier ou chaque ouvrière doit être porteur, reçût de l'autorité municipale une inscription régulière constatant le mariage légitime et les enfants légitimes de chaque individu. Lorsque ensuite ils se présenteraient pour obtenir du travail dans les ateliers et les manufactures, et lorsque ces ateliers, n'ayant plus assez d'oc-

cupation, devraient congédier une partie des personnes qu'ils emploient, il serait naturel qu'on préférât, toutes choses égales d'ailleurs, les hommes mariés légalement et pères d'enfants légitimes. Il serait facile d'intéresser à cette préférence et les fabricants honnêtes et leurs dignes épouses.

C'est ici que l'action persuasive des ministres de tous les cultes pourrait rendre un grand service à la société. Dans les temps de détresse, les ouvriers qui auraient à leur charge des enfants nés d'un commerce illégitime, s'apercevraient bientôt qu'un des moyens les plus efficaces pour échapper à la misère et à la famine, serait de sanctifier, par le mariage, des liaisons justement réprouvées. Par degrés, les hommes qui maintenant mènent une vie scandaleuse, seraient rappelés au doux empire des mœurs. A mesure que le concubinage deviendrait moins commun dans la classe industrieuse, il serait un plus grand déshonneur, et bientôt il deviendrait aussi rare au sein des villes, qu'il l'est encore au sein de nos campagnes.

Pour aider à la régénération morale dont j'offre ici le projet, la ville de Paris, qui possède de si grands revenus, ne pourrait-elle pas faire un bien faible sacrifice; réserver,

par exemple chaque année, 600,000 francs, pour être employés à l'encouragement des 3,000 mariages qu'il est à désirer de voir former annuellement dans cette capitale? On obtiendrait aisément des paroisses le mariage gratuit, ou du moins le mariage effectué au taux le plus modique, pour les bons ouvriers et les sages ouvrières qui n'ont pas d'autres ressources qu'une modeste paye journalière. On pourrait gratifier de 200 francs chaque nouveau ménage; sur cette somme on solderait un semestre du loyer des jeunes époux; puis on leur remettrait le surplus comme un présent de noces. On confierait ce soin, vraiment paternel, à l'officier municipal qui ferait la célébration du mariage.

Une admirable institution, la Société de la charité maternelle, est formée sous la protection bienfaisante de la première de nos princesses. Je voudrais qu'une association du même genre fût formée sous le titre de société de la charité conjugale, et qu'elle employât tous ses efforts pour adoucir le sort des individus qui préfèrent une alliance légitime et ses chances d'indigence, aux plaisirs coupables et passagers du concubinage. Je suis persuadé qu'il suffira d'offrir cette pen-

sée à la vertu de nos princesses et des personnes les plus illustres par leur rang et leur caractère, pour les voir s'empresser d'ajouter ce bienfait et ces bons exemples à ceux dont la France leur est redevable *.

Déjà des sociétés touchantes ont été formées sous le patronage des femmes illustres, et des enfants qui sont la consolation et l'espérance du trône. La Société maternelle, que je viens de citer, est présidée par Madame la Dauphine; la Société des orphelines de la Croix est présidée par Madame la duchesse d'Orléans. Madame la duchesse de Berry est la plus généreuse des bienfaitrices de la Société philanthropique.

Par une idée vraiment française, on a voulu, dès leur enfance, former les jeunes rejetons de la famille royale, à connaître le malheur, pour apprendre à le secourir. S. A. R. Mademoiselle est la protectrice de la Société des orphelines de Saint-André, société formée de jeunes personnes choisies pour apprendre à faire le bien, de concert avec la jeune princesse. Une association du même genre, et composée d'adolescents, est présidée par son

* Cette Société est fondée; elle produit déjà d'heureux résultats.

frère (le duc de Bordeaux). Puisse-t-on leur enseigner ainsi toutes les vertus qu'il faut joindre à l'humanité, pour occuper dignement un rang auguste, et faire le bonheur d'un grand peuple, en soulageant tous ses malheurs, en respectant tous ses droits, pour l'élever à toutes les prospérités !

Quittons un moment la citation des noms illustres, pour rendre un autre hommage à des associations humbles dans leur existence et sublimes dans leurs sacrifices, à des associations qui font la gloire du sexe féminin, et qui nous offrent des modèles que le sexe le plus fort ne saurait égaler. Qui de nous n'admire et ne révère ces *sœurs de la charité*, qu'on voit renoncer aux plaisirs de la vie, aux douceurs de la famille, aux jouissances du monde, pour consacrer leurs jours à soigner des malades et des blessés! Qui n'a rendu dans son cœur hommage au dévouement des sœurs de Sainte-Camille, quand elles sont allées braver tous les périls, pour soigner les moribonds que frappait l'effrayante épidémie de Barcelone! Qui ne chérirait pas le modeste enseignement donné par d'autres sœurs qui vivent dans une pauvreté volontaire, et qui prodiguent à l'enfant du pauvre leurs soins et

leurs leçons; ces leçons qui seront parfaites aussitôt qu'elles seront données avec une méthode moins pénible et moins tardive! Combien j'aime à trouver parmi les personnes qui favorisent un plus facile enseignement, les bienfaits de toutes les croyances prodigués par les femmes de la classe moyenne, et par les femmes du rang le plus élevé. Admirez avec moi ces écoles gratuites d'enseignement mutuel fondées, secourues, protégées par des femmes de tous les cultes : pour les jeunes protestantes, par les dames des croyances évangéliques, au milieu desquelles le sang et le génie de la sublime Staël, répandent toujours des inspirations élevées et généreuses; pour les jeunes Israëlites, par ces femmes dont Walter-Scott et Raphaël ont peint le charme et la vertu, l'un dans ses saintes familles, l'autre au milieu des mœurs disparates de l'Angleterre et de la Normandie du moyen âge; pour les jeunes catholiques, par cette noble duchesse que les aristarques éclairés ont surnommée la moderne La Fayette *, par cette femme dont toute la modestie ne peut cacher tout le mérite, et qui ne permet,

* Madame la duchesse de Duras, que les lettres et la charité viennent de perdre.

à des œuvres pleines de grâces, de charmer le public français, que pour offrir à la charité un tribut qu'on devine et qui captive, comme la beauté dont le voile ne peut cacher la démarche élégante et pudique. Combien j'aime surtout à voir une école mutuelle gratuitement ouverte à de jeunes et pauvres filles, par une princesse * qu'ont formée tour à tour, le bonheur, l'infortune et le bonheur encore; l'élève d'un des plus beaux talents littéraires qu'aient à citer les femmes de la France, parmi les bienfaiteurs de l'éducation morale; une princesse qui sait aimer à la fois la piété, la patrie et les arts, douce dans sa vertu, ingénieuse dans sa bonté, mais simple dans sa grâce, et qui seule ne se reconnaîtra jamais à son portrait fidèle! Voilà les femmes de la France, depuis les sœurs de l'hôpital jusqu'aux filles des princes et des rois.

L'étranger, lâchement jaloux de toutes les gloires françaises, s'est efforcé surtout de répandre les venins de la calomnie sur le caractère et la vertu des femmes de notre pays qui possèdent à la fois l'opulence et les talents. Il n'a pas pu comprendre une alliance qui, chez nos mères et nos filles, est en quelque sorte

* S. A. R. Mademoiselle d'Orléans.

nationale : celle de la pudeur à l'affabilité et des grâces à la vertu. Ah! qu'il aurait promptement abjuré ses vains mépris, s'il avait pu voir ces femmes, ingénieuses dans leur désir de faire le bien, appeler les beaux-arts au secours des plus nobles malheurs, et renouveler, pour la Grèce renaissante, une fête que la Grèce elle-même n'a jamais égalée dans les brillantes Théories qu'elle appelait aux fêtes de Délos, de Delphes et d'Olympie, ni dans les cortéges, dans les chœurs des belles Athéniennes, aux grandes panathénées. Les femmes de l'antiquité payenne, chantaient pour exalter la gloire exclusive de leur nation, pour célébrer l'égoïste renommée de leur pays natal. Les femmes de la France chrétienne ont des chants d'humanité sublime, pour le salut et la gloire de tout peuple chrétien, illustre et malheureux. Elles font plus encore : ces femmes si brillantes, si délicates, nous les avons vues s'enhardir à la bienfaisance et parcourir nos demeures, pour y quêter en faveur de l'héroïsme et de la liberté.

Généreuses Françaises! aimez, aimez toujours cette alliance magnanime de l'héroïsme avec la liberté. Accordez vos nobles suffrages aux défenseurs de nos droits et des vôtres,

soit qu'ils combattent les armes à la main, sur les champs de bataille, soit qu'ils combattent par l'éloquence et la raison dans le sein de la vie civile. Inspirez à vos enfants ces sentiments qui vous animent : sauvez la génération qui nous suit, d'un stupide amour de servitude, et d'une abjecte hypocrisie. Est-il vrai, comme on l'assure de toutes parts, que des pervers obscurs aient pu concevoir, un seul instant, la pensée de corrompre à ce point le caractère national et des vertus toutes françaises? Ah! jamais, non jamais ils n'auront sans les tromper, les mères pour complices; et je dirai, comme une reine magnanime *, accusée par ses bourreaux d'avoir voulu détruire la pureté du cœur de son fils : *j'en appelle à toutes les mères!* Femmes amies des sentiments honnêtes, que le sentiment sublime de la dignité morale passe de votre âme à votre bouche, et de vos lèvres au cœur de vos enfants; qu'ils apprennent de vous ce qu'a d'honorable et de beau la destinée de l'homme de bien et du bon citoyen, dans quelque rang que la fortune l'ait fait naître. Que vos enfants, grâces à vos leçons, méritent qu'on applique à leur caractère un mot qui représente

* Marie-Antoinette.

le trésor le plus précieux dont puisse être enrichie l'existence sociale, un mot que vous seules pouvez faire passer dans notre langue, c'est la *respectabilité;* quand vous aurez gravé son empreinte ineffaçable, dans le cœur, le regard, la pensée, la vie de vos enfants, apprenez-leur à concilier l'énergie et l'intrépidité des vertus publiques avec la douceur et l'humanité des vertus privées. Flétrissez, dans leurs jeunes âmes, ce vil égoïsme que j'ai trop entendu, par la voix des parents, dire à l'adolescence : « Mon fils, ne vous mêlez jamais des affaires de la patrie; n'en parlez pas, n'y pensez pas, car cela ne vous regarde pas. » Ce qui regarde l'état, nous regarde tous, nous, qui composons l'état par notre ensemble. La gloire de la patrie est notre gloire à tous, et sa honte est à tous notre honte. Si quelque citoyen est opprimé, c'est nous tous qu'on opprime en sa personne. Si l'industrie, si le bien de quelqu'un d'entre nous sont injustement attaqués et ravis, c'est notre industrie, c'est notre bien à tous qu'on attaque et qu'on ravit, dans la victime isolée; parce qu'on établit en elle la possibilité de la même oppression, de la même attaque et du même ravissement, pour nous tous à

la fois, et pour chacun tour à tour. Recommandez donc à vos fils, de porter intérêt, appui, secours, au prince, à l'état, aux citoyens, et de cœur et de pensées, et de paroles et d'actions. C'est par là que les forces sociales de la France apparaîtront, aux yeux de l'univers, généreuses et magnanimes; et c'est alors qu'une admirable concorde nous rendra dignes, au dedans comme au dehors, des hautes destinées d'un peuple illustre.

Voilà la prière que j'adresse à toutes les mères, à toutes les sœurs, à toutes les épouses, en leur disant : C'est la patrie qui vous conjure par ma voix; elle remet en vous la conservation de tous les germes généreux que la nature a renfermés dans le sein de nos enfants; en vous, la patrie voit la plus durable sauve-garde de ses vertus nationales et domestiques. Oui, quand même la patrie aurait perdu tous ses droits, quand la liberté même aurait perdu tous ses organes, elles trouveraient encore une garantie de salut et de régénération : ce serait dans le cœur des mères vertueuses.

O ma mère! c'est toi qui, dans mon premier âge, m'as révélé cette puissance de ton sexe sur nos jeunes esprits, sur nos tendres

imaginations. Ces leçons, si simples et si douces, que tu nous donnais, dans notre petite ville, au coin du modeste foyer de nos pères; ces exemples des hommes qui, dans la Grèce et l'Italie antiques, n'ont vécu que pour la patrie, et dont tu nous peignais la vie, par un langage de tendresse inspirée, tout est présent à ma mémoire. Ces modèles impérissables, je les vois encore autour de ton image, et je les aime pour toi comme par toi; ils inspiraient mes frères quand ils osaient défendre tant de causes nationales; et si, maintenant, ma voix a quelques accents dignes d'aller à l'âme généreuse des femmes qui daignent m'écouter, ma tendre mère, c'est encore un de tes bienfaits; et tes leçons vont passer dans la bouche des autres mères, pour apprendre à d'autres enfants à chérir toujours la patrie *.

* Lorsque j'eus prononcé ce discours, devant trois cents auditeurs, un amateur bien pensant, qui pratiquait la police en robe courte, pieusement blessé de me voir critiquer l'hypocrisie, crut devoir rédiger en trois pages in-folio, un rapport (pour donner le nom le plus honnête à cette pièce). Ce rapport arriva droit à la cour; il fut mis, par je ne sais quelle main, sous les yeux du monarque, puis renvoyé par devant le Conseil des ministres, le jour même où le ministère châtiait trois de mes confrères à l'Insti-

tut, MM. Villemain, Lacretelle et Michaud, duement convaincus d'avoir osé réclamer pour la liberté de la presse et pour la dignité des lettres. Le rapport occulte, afin de me prêter le délit dont la répression était à l'ordre du jour, m'accusait purement et simplement, au sujet de la péroraison qu'on vient de lire, d'avoir fait un appel à l'insurrection, afin de renverser, par la force physique, les entraves projetées pour anéantir la liberté de la presse, au moyen de la loi vandale, dont le souvenir est consacré par les noms bénins de *justice* et d'*amour*. On fut équitable à mon égard, et je le dis avec reconnaissance aujourd'hui que le ministère dont nous n'avons pu partager les principes est tombé devant la France. On décida qu'on s'en rapporterait à moi-même sur l'accusation qui me concernait. Un des ministres se chargea de me lire textuellement l'accusation, sans m'apprendre, pourtant le nom du délateur. On me cita la date qu'il indiquait et je prouvai qu'il se trompait sur la date; on me nomma le jour même qu'il disait m'avoir entendu, et je prouvai que ce jour-là je n'avais pas fait de cours à l'Athénée. Je fis connaître sans déguisement ce que j'avais dit, et je fus laissé tranquille. Maintenant que je pourrais me faire un mérite d'avoir osé prononcer, il y a douze mois, un discours supposé bien énergique, je le publie sans rien renforcer et sans rien adoucir. J'ambitionne uniquement le suffrage des lecteurs étrangers à tout esprit de parti. Ils verront si mon discours leur présente aucune idée qui soit répréhensible dans un pays soumis à des lois sages et révérées.

LE MÉNAGE DE L'OUVRIÈRE.

Je vais essayer de montrer comment une simple ouvrière peut amener, dans un ménage, le bien-être et le bonheur, par la vertu.

Marie, l'ouvrière dont je veux raconter la vie, était fille d'un ancien sergent, qui, retiré du service et jouissant de la modique pension accordée aux membres de la Légion-d'Honneur, avait pris un petit commerce, qu'il exerçait avec une probité sévère. Il s'était marié; il avait trois enfants, deux garçons et une fille : c'était la bonne Marie.

Le sergent aurait bien pu, par la connaissance de quelque ancien officier, obtenir pour cette enfant des moyens d'éducation supérieurs à son état : il avait repoussé cette idée, de concert avec sa femme. Je ne veux pas, lui disait-il, donner à notre fille des idées qui lui fassent prendre en mépris sa position et la nôtre. Que laisserons-nous à nos enfants? presque rien, et Marie n'aura que le tiers de ce peu de chose. Il faut sans cesse que nous lui rappelions notre médiocrité. Donnons-lui l'amour du travail, la modestie qui convient à notre situation, et l'amour de l'honneur, qu'elle doit recevoir d'un Légion-

naire qui servit dans les armées de la France, au temps où la France triomphait de l'Europe.

La jeune Marie fut donc élevée avec une extrême simplicité; elle apprit de bonne heure à faire le ménage, à tenir propre le petit logement de la famille; et quand cinq personnes sont logées à l'étroit, comme il arrive toujours lorsqu'on n'est pas riche, il faut bien plus de soins et de vigilance pour maintenir une propreté parfaite, que dans un logis spacieux.

C'était encore la jeune Marie qu'on chargeait d'entretenir le linge de tout le ménage : sa mère même l'avait instruite à savonner, à repasser, à plisser; elle savait coudre avec soin, avec intelligence, et connaissait en perfection les différents points de couture, depuis le simple faufilé jusqu'à la couture en chaînette qui touche presque à la broderie. Elle festonnait à merveille, et même elle avait appris à broder des coins de mouchoir. Cependant sa mère l'avait dégoûtée de prendre la broderie pour en faire son état.

Quelquefois Marie témoignait à sa mère le désir d'exercer quelque métier de luxe, la broderie ou tout autre : mais la mère avait été brodeuse, elle savait travailler, avec une

admirable dextérité, à des parures que les femmes les plus riches pouvaient seules acheter; et pourtant, par une bizarrerie que la femme du peuple ne pouvait pas s'expliquer, les pauvres ouvrières qui font ces riches vêtements, sont moins payées qu'un grand nombre de femmes adonnées à des métiers très-communs.

C'est que les métiers très-communs sont nécessaires à beaucoup de monde; leur travail est toujours bien demandé, et par conséquent bien payé.

Quelquefois Marie, en songeant qu'elle était jeune, d'une belle venue, fraîche, et même jolie, regrettait que les modiques moyens de ses parents ne lui permissent pas d'être vêtue avec élégance : elle y suppléait bien par une exquise propreté, par le bon goût qu'elle apportait dans la coupe de ses robes, toujours taillées par elle-même : la nature a des leçons de parure pour les femmes de toutes les conditions. Marie voyait plusieurs de ses jeunes compagnes qui n'étaient pas d'une famille plus riche que la sienne, et qui pourtant étaient vêtues avec recherche et presque avec opulence. La plupart travaillaient chez des marchandes de modes, et la jeune Marie,

dans la candeur de son innocence, imaginait que c'était l'état même de modiste qui donnait aux jeunes ouvrières les moyens de briller et d'être parées si joliment.

Elle confiait à sa mère ses réflexions ingénues, son admiration pour l'élégante industrie des modistes, et son désir de choisir un genre de travail qni semble mieux qu'un métier, puisqu'il permet de faire valoir ce qu'on peut avoir d'intelligence, de génie et de bon goût.

La mère eut bientôt désabusé la jeune fille sur des illusions dont elle lui fit voir le danger. Elle n'était pas capable de prouver ses idées par des raisonnements : elle faisait mieux ; elle prouvait la vérité par des faits. Elle citait donc à sa fille plusieurs jeunes personnes devenues ouvrières en modes pour s'élever, en apparence, au-dessus de leur condition ; courtisées par de jeunes séducteurs ; bientôt après, déshonorées ; et, par degrés, entraînées vers le vice le plus éhonté. « Voilà ce qui venait d'arriver à Suzanne, dont les parents demeurent à deux pas d'ici ; à Jeannette, la fille de la bouquetière qui tient étalage au coin ; à Lise, dont la mère est revendeuse à la toilette, et demeure au-dessus de nous, au sixième étage, etc. Quand elles allaient à

l'école mutuelle avec toi, poursuivait la mère, elles étaient comme toi raisonnables et modestes; elles ont voulu faire les élégantes, trancher de la demoiselle dans le comptoir d'acajou de madame la modiste : eh bien! en moins de douze mois, ces trois suffisantes ont fait trois bâtards, qu'elles sont allées mettre au monde dans la Maison de la Bourbe; parce que MM. les étudiants, qui les avaient trompées, n'avaient pas un sou pour payer des frais de couches et moins encore pour payer des frais de nourrice. Ces malheureuses, oubliant leurs entrailles de mère, ont mis leurs petits aux Enfans-Trouvés, et Dieu les a punies de leur mauvais cœur. Elles se sont peu à peu dégoûtées du travail; elles ont cessé de chercher dans leur métier le moyen de subsister; elles ont été chassées de leur boutique, et n'ont plus trouvé pour refuge que des endroits de perdition, dont il ne faut pas seulement que je t'apprenne le nom. Bientôt après, quand leur fraîcheur s'est fanée, il leur a fallu, pour avoir de quoi manger sans rien faire, descendre sur le pavé, et pratiquer un métier infâme, au coin des rues et des carrefours. »

Ces tableaux révoltaient Marie; elle renon-

çait, et pourtant à regret, aux chimères dont elle avait bercé sa jeune imagination. « Mais, ma mère, disait-elle, toutes les jeunes modistes finissent-elles donc comme celles que vous me citez, et que j'ai connues, quand elles jouaient avec moi dans mon enfance? — Non, sans doute, ma chère Marie, il ne faut pas condamner toutes gens d'un métier ; il est des jeunes personnes qui résistent à la tentation, et celles-là sont deux fois plus estimables ; mais il ne faut pas s'exposer, pour être plus sûre de ne jamais tomber dans le vice. Nous ne vivrions plus heureux, ton père et moi, si nous te voyions prendre un métier qui t'exposerait sans cesse ; et ton père, si fier de sa croix de légionnaire, te tuerait plutôt, lui qui t'aime tant, que de te voir impunément renoncer à l'honneur. »

Voilà comment une sage mère ramenait sa fille vers des idées conformes à la raison.

En flétrissant les vanités d'un fol orgueil, dans le jeune cœur de Marie, ses parents s'efforçaient d'y faire naître des sentiments élevés, qui ne sont pas moins nécessaires aux simples gens de travail, qu'aux personnes des plus hautes conditions.

« Rappelle-toi, ma chère Marie, disait le

vieux légionnaire, rappelle-toi sans cesse avec fierté que tu es Française, et fille d'un Français qui versa son sang pour assurer l'indépendance de la France, la liberté de la patrie, et la gloire du nom français.

» Aujourd'hui, ma bonne fille, le pays vit heureux et paisible, parce que les hommes du peuple se sont levés en masse pour faire tête à l'Europe qui voulait nous avilir et nous enlever nos droits : à nous ! En trente années, deux millions de compatriotes ont péri, les armes à la main, pour soutenir ces droits ; mais leurs combats et leur mort ont assuré la victoire de notre cause nationale.

» Autrefois, nousautres petites gens, nous étions ce qu'on appelait des roturiers, des vilains; mon père était paysan et travaillait par corvée sur les grands chemins, avec ses bêtes de labour, comme une autre bête asservie. Il y avait d'autres gens qui, de père en fils, naissaient et vivaient pour dominer sur le peuple, comme le peuple, naissait et vivait pour ramper sous eux. Alors on ne voyait pas, pour les petites gens, une Légion d'Honneur ; parce qu'on ne croyait pas qu'on pût leur accorder de l'honneur.

» A présent, Marie, rappelle-toi bien une

chose : quand tu seras mariée, si tu donnes du cœur à tes garçons, si tu leur apprends ce que c'est que la patrie, et ce que c'est que l'honneur ; si tu leur enseignes à lire et à écrire, si tu les rends probes et rangés, il n'y a rien à quoi tes fils ne puissent arriver, pourvu qu'ils aient du mérite et qu'ils aiment le travail. Peut-être, à l'âge de vingt ans, ils tomberont à la conscription ; mais s'ils savent bien ce que je t'ai recommandé de leur faire apprendre, ils seront bientôt sous-officiers comme moi ; et se rappelleront que j'ai gagné ma croix sur les champs de bataille, afin de leur donner l'exemple. S'ils restent ouvriers, ils auront le moyen de se perfectionner dans leur état, en lisant les livres nouveaux qui disent à si bon marché les ci-devant secrets que les maîtres d'autrefois mettaient des années à montrer, comme à regret, aux pauvres apprentifs ainsi qu'aux compagnons. Tes enfants auront plus de bonheur que nous n'en avons eu ; car, de notre temps, quand nous étions petits, rien ne venait à notre aide. Il n'y avait pas d'enseignement industriel, pour avancer les ouvriers intelligents. On nous prenait pour des machines ; on nous faisait travailler en conséquence ; et, comme

on ne savait pas ou ne voulait pas nous enseigner, nous ne savions rien et ne voulions rien apprendre.

» Petite Marie, quand tu seras épouse et mère, si tu soignes bien le premier âge de tes garçons, avant qu'ils arrivent au jour de l'apprentissage, dans une bonne boutique que je saurai bien leur trouver, ils auront déjà de quoi se distinguer parmi d'autres jeunes gens: sans être orgueilleux, pourtant. A toi, je te dis d'être fière, parce que tu es fille; à eux, tu leur diras d'être modestes. La force est aux hommes, il ne faut pas qu'ils en abusent; ce qui veut de la retenue. La faiblesse est aux femmes, il faut qu'elles se défendent, et c'est par le respect d'elles-mêmes; ce qui veut de la fierté, mais bien placée, et par-là j'entends placée dans le sentiment de l'honneur et l'amour de la vertu.

» Enfin, ma fille tant chérie, si tu veux contenter les vieux jours de ton bon père, parle souvent de France et de patrie à tes enfants, aux petits-fils, aux petites-filles du vieux sergent légionnaire. Il y a des insolents qui croient, parce qu'ils sont riches, et n'ont rien à faire pour vivre, qu'eux seuls peuvent avoir ces nobles idées qui font battre le cœur avec

plus de plaisir ! Marie, j'ai parfois entendu nos généraux faire sonner à nos oreilles ces mots qu'on croit si difficiles à comprendre pour nous, durant la paix ; si tu avais été là pour voir les yeux de nos soldats, et le feu de leurs regards, tu m'aurais dit si nous comprenions la gloire et la patrie ! J'étais à l'armée d'Italie, quand, pour prix de nos victoires, on fit défiler devant nous ces statues et ces tableaux qui sont venus à Paris, montrer à nos artistes comment on fait du beau pour durer des siècles. Cela nous rendit plus fiers de la victoire ; et nous disions, dans nos demi-brigades : Camarades, nos frères, nos sœurs, nos femmes et nos enfants vont pourtant voir tout cela ! et si nous avons le bonheur qu'un des nôtres sente son talent, il aura là des modèles ; et c'est au soldat français qu'il en devra le cadeau.

» D'Italie, » disait le sergent avec complaisance, et sans craindre d'être long, quand il racontait à sa fille qu'il faisait danser sur son genou pour lui donner de la patience, « d'Italie, nous avons passé dans l'Égypte et bivouaqué près des fameuses pyramides. Figure-toi, chère Marie, des montagnes en pierre de taille, bâties avec des quartiers dont chaque bloc ne

tiendrait pas dans notre chambre à coucher; voilà pourtant ce qu'ont fait les Égyptiens au temps d'autrefois, quand Joseph dont je t'ai lu l'histoire, qui t'a fait pleurer, était directeur des vivres auprès du roi Pharaon. Figure-toi, Marie, que nous retrouvions dans ce pays tous les noms, toutes les histoires qu'on nous avait fait apprendre étant petits, le puits de Joseph, la mer Rouge, la fontaine de Moïse: j'ai vu tout ça, j'ai tout vu! mais une autre fois je t'en parlerai. Pour retourner donc à nos pyramides, bâties depuis si long-temps, et sur lesquelles j'écrivais mon nom avec la pointe de ma bayonnette, en dessus du nom d'un Romain, voilà, tout d'un coup, que la générale nous appelle à nos drapeaux; et nous voilà dans nos rangs, pour former nos bataillons quarrés; et voilà que des nuées de sable s'élèvent dans la partie du désert, et que ces nuées grossissent, en ayant un air de se précipiter vers nous: c'étaient les cavaliers mamelucks, qui venaient, bride abattue, sur leurs fins chevaux arabes, et qui portaient ces larges sabres damassés qui, d'un coup, vous tranchent en deux. Nous étions l'arme au bras, immobiles, attentifs à notre général en chef, qui nous disait sans se presser, comme si de rien n'était,

en nous montrant de sa main les trois montagnes de pierre : *Français! du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.* Il fallut voir comment cela fut compris du soldat! Deux heures après, la mort de tous les mamelucks en avait donné la preuve.

» Et quand nous avons monté dans la Haute-Égypte! j'étais dans un peloton d'avant-garde, lorsqu'un matin nous débouchons dans la plaine où des temples plus hauts que le Louvre, avec des colonnes de géants, et des obélisques pointues, d'une seule pièce, qui passeraient le septième étage de notre maison, et des statues pareillement d'une pièce, hautes comme dix fois un homme, et tout cela solitaire, tout cela dans le silence, entre la grande rivière du Nil, et le désert dans le lointain ; c'était Thèbes. Quand nos soldats ont vu cela, chère Marie, charpentiers et maçons, forgerons et couvreurs, portefaix et colporteurs, nous tous, enfin, Français de la réquisition, nous avons senti que c'était là du beau, et que cela méritait le bravo des braves ; et nos chapeaux d'ordonnance et nos bonnets de grenadiers sont aussitôt élevés sur nos bayonnettes, comme à la vue d'une victoire décidée par la fuite de l'ennemi ; et le cri d'enthousiasme

des Français salue les grands monuments travaillés, depuis si long-temps, par les fameux ouvriers du vieux pays de l'Égypte.

» Ainsi, Marie, rappelle-toi que le Français, simple soldat, simple ouvrier, simple manœuvre, a l'intelligence du cœur aussi-bien que celle de la tête, et qu'il est capable de comprendre le grand et le beau, comme le juste et l'honnête; et là-dessus, embrasse ton père qui t'aime, et promets-moi de m'élever des petits-fils qui sentent un jour la valeur du nom français. Entends-tu, petite Marie?

» Apprends-leur que la patrie, c'est la grande famille de tous les pères, de toutes les mères et de tous leurs enfants chéris; qu'ils habitent tous un même pays et parlent tous une même langue, pour s'aimer tous et se soutenir tous, et que leurs pères ont fait de grandes et belles choses qu'ils doivent regarder comme leur héritage à tous : c'est la gloire de la patrie; et la gloire, c'est l'honneur d'avoir fait du bon, du grand et du beau : rappelle-t'en.

» Il y a d'autres nations habitant d'autres pays, et parlant chacune leur langue; il ne faut pas les haïr. Au contraire, quand nous le pouvons, sans nous nuire à nous-mêmes, il faut leur faire du bien; mais avant tout notre pa-

trie, avant tout son honneur, avant tout son salut : rappelle-t'en. »

Quand Marie entendait ces leçons un peu verbeuses, mais par là d'autant plus convenables à son jeune âge, elle comprenait les mots qu'elle avait épelés de si bonne heure sur la croix du vieux sergent : *Honneur et Patrie.*

Je n'aurais jamais fini, si je voulais expliquer toutes les leçons que le bon père donnait à sa fille bien-aimée. Ces leçons profitaient; elles produisaient chez la jeune ouvrière cet heureux mélange de réserve dans le maintien, de modestie dans le langage, et de fierté dans le cœur, que j'aimerais à retrouver chez toutes les ouvrières françaises.

Dans les humbles situations, comme dans les plus brillantes, ce ne sont pas les jeunes filles qu'on pare avec le plus de richesse, et qu'on s'efforce le plus de faire paraître, qui sont les plus recherchées par les hommes que leur naturel destine à faire de sages et bons maris : aussi, presque toujours, la plus modeste est mariée avant la plus brillante.

Voilà pourquoi, de bonne heure, des partis se présentèrent pour demander la main de Marie. Ses parents voulurent attendre qu'elle eût dix-huit ans accomplis, avant d'écouter

pour elle aucune proposition ; plus tôt, ils auraient eu peur de compromettre la santé de leur fille, et l'avenir de sa vie.

Un jeune ouvrier intelligent, qui s'était fait aimer de son maître de boutique, et qui gagnait cinquante sous par jour ; qui, les fêtes et les dimanches, était toujours proprement mis, bien bâti d'ailleurs et point du tout mal de figure, essaya de plaire à Marie. Il s'aperçut aisément qu'il ne déplaisait pas aux parents, et que Marie obéirait à ses parents, s'ils lui disaient d'épouser Étienne : c'était le nom de notre jeune ouvrier.

Étienne apporte pour tout bien ses outils et le mobilier d'une chambre de garçon ; Marie reçoit pour sa dot, ce qu'il faut de linge et d'ustensiles afin de commencer un petit ménage : et voilà nos jeunes gens établis.

Étienne avait un bon naturel, de la droiture dans le cœur et de l'honneur dans la conduite. Il ne fraudait ni son maître ni ses pratiques, et ne dérobait pas même *du temps*, quand ce temps était payé. C'était beaucoup, sans doute, et cela rendait Étienne très-recommandable aux yeux de son maître.

Étienne était bon camarade, et cette vertu mène loin les ouvriers ; il fallait fêter les



amis quand ils revenaient de quelque tournée, et les fêter quand ils étaient à l'heure de partir. En langue ouvrière, fêter les amis, c'est boire avec eux. Étienne n'était pas ivrogne; mais un ouvrier n'a pas besoin de boire jusqu'à l'ivresse pour dépenser tout son argent : surtout quand il paie, suivant son tour, à des amis moins sobres que lui.

Le bon cœur et la facilité d'Étienne faisaient qu'on l'invitait à toutes les parties joyeuses. Il avait un rang dans les compagnons du devoir, et souvent il présidait aux réceptions des novices. C'était un grand honneur, à coup sûr; mais cet honneur et toutes ces camaraderies d'Étienne, ne lui permettaient pas de garder jamais deux francs dans sa poche.

Dans les temps les plus heureux, le gain de la semaine précédente suffisait pour aller jusqu'au samedi soir; dans les autres temps, Étienne anticipait, quoiqu'à regret. Comme il était bon payeur, les maîtres d'auberge et de café priaient toujours *Monsieur* Étienne de ne pas s'inquiéter s'il n'avait pas de quoi payer comptant : cela le flattait, et parfois, en compagnie, il se permettait de consommer à crédit, pour se donner de l'importance aux yeux de ses camarades.

Tel était l'époux de Marie : un si bon convive n'avait pas, on peut le croire, toutes les dispositions indispensables pour conserver à jamais le bonheur dans un ménage.

Dans les premiers temps qui suivirent la noce, tous les amis voulurent, à tour de rôle, régaler les nouveaux mariés : c'est la règle dans les petits comme dans les grands états.

On sortait du carnaval, on approchait du printemps, et l'année était heureuse, c'est-à-dire qu'il y avait beaucoup d'ouvrage. Étienne et Marie travaillaient de grand cœur : cinquante sous gagnés par lui, et vingt-cinq gagnés par elle, faisaient trois livres quinze sous par jour ouvrable ; c'était vingt-deux francs et demi par semaine, et presque cent francs par mois : il y avait de quoi vivre et de quoi s'amuser, pour deux époux qui n'avaient encore aucun enfant.

Dans les premiers mois du mariage, Étienne, pour se montrer homme d'ordre, avait suspendu l'usage le plus chéri par les ouvriers des grandes villes : il s'était permis de ne pas rester oisif le lundi, et de consacrer au repos, à la récréation, seulement un jour sur sept, c'est-à-dire le dimanche.



C'était un mauvais exemple que les camarades se promirent bien de réprimer. On invita d'une manière de plus en plus empressée le camarade Étienne à se joindre aux bons compagnons, pour partager les réjouissances du lundi; on lui fit entendre qu'il manquait aux vertus d'un vrai compagnon du devoir, avec sa sotte ponctualité. Dans la boutique du maître on le bouda, ce qui ne le fit point céder. On le railla, et cela lui fut plus sensible. On eut l'air de découvrir qu'il n'avait pas de caractère, et cela le révolta. On lui répéta de mille manières que sa femme ne lui permettait pas d'être bon camarade, et qu'il se laissait mener *par le bout du nez!*

C'est ce qu'Étienne ne put pas supporter. Il recommença donc à fêter le lundi, en sacrifiant seulement l'après-midi de ce jour. C'était déjà le douzième de ses salaires, qu'il renonçait à gagner; il dépensait au moins le prix d'une journée dans les gaietés du lundi: cela faisait sur-le champ deux douzièmes de dépense, plus un douzième de gain supprimé: total, trois douzièmes, c'est-à-dire *un quart* de son revenu, complétement perdu pour le ménage.

C'était avec ce quart qu'on achetait, chaque

mois, quelque petit meuble, pour ajouter au bien-être du logis, quelque bon outil pour compléter l'assortiment d'Etienne, et lui donner la supériorité sur tant d'ouvriers de notre pays, qui ne sentent pas l'importance de travailler, comme les ouvriers anglais, avec d'excellents outils : précaution qui fait faire de meilleur ouvrage en moins de temps.

Petit à petit, la misère entrait dans le jeune ménage; les habits de noce s'usaient; bientôt l'hyver allait venir, et Marie ne voyait pas d'argent s'amasser pour avoir de nouveaux habits, pour acheter un peu de chauffage, et tant d'autres choses que la mauvaise saison nécessite dans nos climats.

Marie, tendre, bonne, attentive, était aimée de son mari; elle essayait par degrés à prendre sur sa raison un empire qu'elle avait pris sur son cœur. Dans les premiers temps, elle apercevait avec bonheur les progrès qu'elle faisait pour amener Étienne aux idées d'ordre et de conduite dont elle avait reçu les impressions par l'exemple de son père, l'ancien sergent décoré et digne de l'être.

Mais, quand Étienne eut été plaisanté par ses camarades, sur la tyrannie prétendue de sa femme, la pauvre Marie trouva tout à coup

une résistance à ses plus douces insinuations, et pour la première fois son mari la brusqua : cela la rendit timide ; elle se tut et pleura, et pleura seule, pour ne pas offenser celui qui l'affligeait ainsi.

Voilà comment le malheur pénétrait, avec la misère et l'inconduite, dans le ménage de nos jeunes gens ; ils eussent été perdus à jamais, si le vieux sergent n'avait pas retrouvé son ancienne énergie, pour rappeler son gendre dans le chemin de la vertu.

Déjà l'automne s'avançait, Marie devenait plus triste chaque jour ; Étienne à son tour devenait chaque jour plus embarrassé quand il revenait vers Marie. Les soirées étaient déjà longues ; les camarades les passaient, depuis sept heures jusqu'à dix, dans un bon estaminet ; ils accusaient hautement Etienne de ne pas faire *comme les autres*, et lui répétaient toujours qu'il se laissait dominer. Pour éviter qu'on crût à ce reproche, il se laissait, en effet, dominer par ceux qui lui reprochaient de n'avoir pas de caractère.

Hélas ! dans toutes les conditions, et dans nos affaires privées comme dans nos affaires publiques, combien peu d'entre nous, sur les objets les plus importants, les plus essentiels

à notre bonheur domestique, à notre honneur personnel, à la paix, à la gloire, au salut de la patrie, combien peu d'entre nous diffèrent de l'ouvrier dont je raconte la faiblesse! Fanfarons de fermeté et lâches pour paraître avoir du caractère! Ah! roidissons-nous surtout contre ces entraînements perfides, qui nous font dévier de la ligne de nos devoirs, pour obéir aux instigations et pour servir les exigences hautaines des tyrans d'opinion, dans le sein des familles et dans la vie du citoyen.

La pauvre Marie chérissait si tendrement Étienne qu'elle oubliait à sa vue tous les malheurs qui semblaient menacer leur avenir, et la misère qui, déjà, frappait à leur porte. Quand Étienne revenait près d'elle, avec sa première tendresse, elle ne voyait plus que du bonheur sur la terre; elle craignait d'effacer cette illusion, et cherchait des paroles de gaieté pour tromper le présent sur les menaces de l'avenir.

Mais, quand Étienne la quittait pour aller partager les réjouissances grossières de ses compagnons de travail, et qu'elle se voyait seule en son logis, où l'indigence empiétait chaque jour, elle pleurait à chaudes larmes,

elle sentait flétrir son courage, et elle maudissait la vie. Parfois alors elle sentait tressaillir l'enfant qu'elle portait dans son sein, et ses larmes redoublaient, et il y avait du désespoir dans sa douleur.

Si l'inconséquent Étienne avait pu voir tout ce qui se passait dans ce cœur de mère, il aurait été ramené vers une meilleure conduite. Mais, souvent, nos affections les plus puissantes et les peines qui nous abreuvent avec le plus d'amertume, sont celles que nous pouvons le moins rendre par des paroles. Cette impuissance où nous sommes, de faire passer en d'autres cœurs l'intelligence du sentiment qui nous opprime, ajoute à notre malheur.

La mère de Marie eut bientôt découvert l'état pénible où se trouvait sa fille, qui pourtant excusait toujours son mari, et toujours trouvait quelque bonne raison pour expliquer comment il ne restait presque plus à côté d'elle, après la fin du travail, et comment il n'épargnait plus rien qui pût servir aux besoins futurs du ménage.

La mère, ardente et passionnée, à la manière de son sexe, voulait éclater en reproches, et sur-le-champ *faire rougir* son gendre, de l'indigne conduite qu'il tenait envers

une tendre et sage épouse. Notre vieux militaire, plus calme et plus maître de lui, réprima, quoiqu'avec peine, cette impétuosité; ce fut lui qui se chargea d'essayer auprès d'Étienne quelques moyens un peu plus conciliateurs.

Un dimanche, il vint prendre son gendre pour se promener ensemble, avant l'heure du dîner; ils sortirent de la ville, et quand ils eurent fait quelques pas dans une promenade isolée, le vieux sergent commença de la sorte :

« Étienne, mon ami, comment va le travail chez ton maître ? — Mais passablement jusqu'ici. — Cependant, Étienne, on dit que les affaires vont mal; que les commandes diminuent, et qu'on commence, en beaucoup de boutiques, à remercier des ouvriers. Si ton maître te renvoyait aujourd'hui, aurais-tu quelques épargnes pour subsister, en attendant qu'un temps meilleur te rendît de l'emploi? » Étienne était incapable de mentir, et la question ne comportait pas de réponse satisfaisante. Il se contenta de dire : « Mais je suis un des derniers que mon maître voudrait renvoyer. Je me conduis aussi bien que les autres, et je ne travaille pas plus mal que ceux qu'il appelle ses bons ouvriers. —

Tu ne réponds pas à ma question; je te le demande, non pas avec l'autorité d'un père, mais avec l'amitié d'*un camarade*, fais-tu quelque épargne pour l'hyver, pour l'hyver qui vient si vîte que, déjà, les trois quarts des feuilles sont tombées des arbres de la promenade? » Étienne, au premier moment, voulait se tirer d'affaire en répondant fièrement qu'il était son maître, et qu'il n'aimait pas qu'on le questionnât sur le secret de ses affaires; mais il y avait tant de rondeur et d'affection dans la voix du vieux sergent, qui lui demandait, *à titre de camarade*, ce qu'il ne voulait pas savoir à titre de père! Notre ouvrier abandonna toute idée de mauvaise résistance, et confessa naïvement qu'il n'avait pas un sou d'avance.

« Cependant, Étienne, voilà ta femme grosse de huit mois; encore quelques jours elle sera forcée d'interrompre son travail, et ne gagnera plus rien. Il faudra payer la sage-femme, il faudra payer bien d'autres frais. Voilà ta dépense qui va s'accroître, et tu n'as rien économisé pour y suffire!

» Ta femme et toi vous gagnez près de quatre francs à vous deux. Deux francs au plus devraient suffire à votre subsistance, et le

reste pourrait être tout entier employé pour vous préparer à passer l'hyver, à élever votre enfant, et à placer quelque chose afin de parer aux cas de malheur.

— « Mais, mon père, dit Étienne, je ne me conduis pourtant pas plus mal que les autres ouvriers de ma profession; je ne fais rien de plus que les autres, et vous savez bien qu'IL FAUT TOUJOURS FAIRE COMME LES AUTRES : *c'est ce qu'on m'a répété tous les jours quand j'étais petit, et ce que je fais étant grand.*

— » Fais comme les autres quand ils font bien, et non pas quand ils font mal. — Mais, mon père, les autres que vous blâmez, se tirent pourtant d'affaire sans travailler plus que moi, et sans gagner davantage.

— » Ils se tirent d'affaire! ah! tu crois qu'ils se tirent d'affaire. Eh bien! voyons comment tes camarades se tirent d'affaire. Prenons-les tous les uns après les autres; je m'en rapporte à toi-même pour me faire leur histoire. Promets-moi seulement de me dire toute la vérité qui soit à ta connaissance, et ne va pas te borner à des demi-confidences. »

Sur les dix-neuf ouvriers qu'employait le maître d'Étienne, il y en avait six qui fêtaient

régulièrement, au cabaret ou, si vous l'aimez mieux, à la guinguette, le dimanche, le lundi et le mardi de chaque semaine. Ils n'étaient pas précisément mariés, quoique chacun d'eux eût ce qu'il appelait sa femme, avec laquelle il était en ménage.

Tous les ans, ces malheureuses pour devenir mères, allaient dans l'hôpital gratuit de la rue de la Bourbe, accoucher pêle-mêle avec des misérables perdues de mœurs. Ces six femmes, en quatre années, avaient envoyé vingt-quatre bâtards aux Enfants-Trouvés! Il est vrai que, sur les vingt-quatre, douze étaient déjà morts à la porte de l'hôpital ou dans les bras des nourrices mercenaires : mais il en restait toujours douze à nourrir aux frais de la pitié publique!

Qu'on s'étonne après cela que, dans Paris, sur vingt-neuf mille neuf cent soixante-dix enfants qui naissent dans une année, il y ait dix mille cinq cent deux bâtards, dont moitié, juste, portés aux Enfants-Trouvés *!

Des douze autres ouvriers, six se bornaient à fêter le dimanche et le lundi; ils étaient mariés avec leurs femmes; ils avaient gardé

* Voyez l'*Annuaire du bureau des longitudes* qui vient de paraître pour 1828, page 80.

leur premier enfant ; mais, comme ils ne se trouvaient pas assez riches avec cinq jours de travail sur sept, et deux jours de ribotte, pour élever une plus nombreuse famille, ils mettaient tous leurs puînés à l'hôpital, et leurs femmes, après les premières couches, avaient pris le parti le plus économique ; celui d'aller aussi faire leurs enfants rue de la Bourbe.

Enfin, il restait six bons ouvriers, qui ne passaient dans la paresse ni le mardi, ni le lundi, qui ne mangeaient pas, chaque dimanche, le gain de toute la semaine, et qui tous les autres jours, fuyant loin du cabaret, passaient la soirée au coin de leur feu, quand le travail était fini. Pour ne pas s'ennuyer, ils apprenaient quelque chose à leurs enfants ; ils leur lisaient de bons petits livres, tels qu'en publie la Société de la morale chrétienne. Ces ouvriers étaient les modèles de l'atelier ; ils étaient les mieux logés et les mieux meublés ; ils se donnaient la meilleure nourriture ; et pourtant, chaque semaine, ils avaient quelque chose à verser dans *la Caisse d'épargne*. Le maître répétait toujours qu'il renverrait tous ses ouvriers, plutôt que les six bons sujets ; parce qu'ils étaient les seuls sur lesquels il pût toujours compter pour satisfaire les pratiques

qui voulaient absolument de la ponctualité dans la remise des ouvrages.

« Voilà donc, dit ensuite le sergent, quels sont tous les ouvriers de l'atelier où tu travailles, excepté toi. Voilà tous ceux que tu nommes *les autres*, dans l'atelier de ton maître. A présent, je veux savoir de toi, quels autres, parmi tous ces autres, tu te proposes de prendre pour modèle? Veux-tu prendre pour modèle les six premiers autres ou les six seconds autres, qui tirent si bon parti de l'hôpital des bâtards, et qui renoncent à ce que des enfants de leur sang les appellent jamais leur père; parle, je veux le savoir? Je veux savoir si j'ai pris pour gendre un infâme? »

En prononçant ces paroles, le vieux sergent avait l'air plus intrépide et plus terrible qu'il ne parut, en ce grand jour des Pyramides, aux Mamelucks qu'il terrassait à coups de bayonnette, côte à côte avec dix mille grenadiers invincibles : ce qui lui valut ses galons d'or, et de plus un fusil d'honneur.

Étienne, atterré par les reproches de son beau-père, cherchait en vain dans sa fierté les moyens de repousser une si dure apostrophe; mais sa conscience accusait sa résistance. Il se sentait abattu par l'avenir des malheurs que

son inconduite préparait à la douce et vertueuse Marie.

« Mon père, s'écria-t-il, vous m'éclairez sur ma faiblesse et sur mon inconséquence, à vouloir me conduire comme les autres qui diffèrent tant les uns des autres, et à choisir les moins bons exemples pour en faire le modèle de mes actions. Je suis jeune, et, vous le savez, on dit qu'il faut que jeunesse se passe : j'espère que le pire est passé pour moi.

— « Eh bien, dit le vieux sergent, oublions tout ; jure-moi que tu n'iras plus avec les douze ouvriers qui rendent leur vie crapuleuse, et qui n'ont pas seulement le courage de nourrir leurs propres enfants, et que tu te borneras à fréquenter les six bons ouvriers qui vivent dans la sagesse. » Etienne en fit le serment, et jamais il n'avait fait en vain de promesses solennelles.

« Écoute, dit le vieux sergent tout ému, je n'ai pas voulu te donner de dot, parce que j'ai pensé par là te mettre dans la nécessité de mieux travailler : je me suis trompé. Mais bien que jusqu'ici je ne t'aie rien donné, je ne m'en crois pas moins obligé de venir à ton aide. J'ai trois mille francs en réserve pour les plus pressants besoins de mes trois enfants ;

je veux faire servir les mille francs destinés pour ta femme et pour toi. Nous allons en ôter trois cents, pour suffire à vos besoins extraordinaires de cet hyver; nous allons placer le reste à la Caisse d'épargne, pour grossir de soi-même avec le temps, et surtout avec les épargnes qu'il te sera facile d'y joindre, si tu vis raisonnablement et si tu travailles toute la semaine, avec ardeur et constance. »

Dès cet instant, Étienne devint un autre homme; il fut le plus rangé de tous les ouvriers; et, comme il était un des plus intelligents, lorsque la place de contre-maître vint à vaquer dans l'atelier, il l'obtint par son mérite : il gagna trois francs par jour, et dans peu d'années, il finit par gagner jusqu'à cinq francs.

Revenons maintenant dans l'intérieur du ménage d'Étienne. Examinons comment Marie accomplit ses devoirs de bonne mère de famille.

Elle eut trois enfants, deux filles et un fils. Tous trois furent nourris de son lait.

Pour chacun d'eux, à peine eut-elle relevé de couches, qu'elle s'empressa de les faire vacciner, et, par-là, les mit à l'abri des dangers et des difformités de la petite vérole.

Marie travaillait chez elle à des ouvrages de couture. Elle pouvait, ainsi, soigner ses enfants durant le jour. Elle les aimait tendrement, et pourtant ne les gâtait pas. Lorsqu'ils étaient au berceau, elle ne voulait pas les bercer, suivant le mauvais exemple de tant d'autres ouvrières qui perdent ainsi des heures dont elles devraient être avares. Quand ses enfants souffraient, elle cherchait remède à leur mal; quand ils avaient quelques besoins, elle les satisfaisait sur-le-champ; quand ils avaient un caprice, elle y résistait toujours. Elle disait que les petits des ouvrières ne sont pas nés pour avoir des caprices, et doivent s'habituer aux commandements de la nécessité.

Marie connaissait d'autres ouvrières qui ne pouvaient pas, comme elle, travailler et veiller à leur famille, et qui, se trouvant obligées de sortir tout le jour pour aller en des fabriques ou des magasins, étaient obligées de laisser à l'abandon leurs petits, ou de les confier à des gardeuses qui prennent chaque jour trois, quatre et même cinq sous pour chacun. Comment une malheureuse ouvrière, mère de deux ou trois enfants, qui gagne par jour vingt à vingt-cinq sous, pourrait-elle payer une telle somme, et subvenir en outre

à sa nourriture ainsi qu'à celle de sa famille? Elle ne le peut pas; il faut donc qu'elle vive d'aumônes, quoiqu'en travaillant! ou qu'elle porte ses nourrissons aux Enfants-Trouvés, pour les empêcher de mourir de faim.

C'est ici le lieu de faire connaître une admirable institution de charité, qui prend naissance en France, et qui peut, plus que toute autre, contribuer à rendre meilleur le sort de la classe ouvrière. Je veux parler des *Salles d'asyle*, telles qu'on vient d'en établir une à Paris, rue du Bacq, n°. 113. Voici la mention que j'en ai faite dans un de mes discours sur l'enseignement de la classe ouvrière.

Plusieurs dames généreuses ont établi, dans le dixième arrondissement, une salle d'asyle pour les enfants des femmes ouvrières, qui sont obligées ou d'interrompre leurs travaux et de tomber dans l'indigence, ou de dépenser la moitié, les deux tiers, les trois quarts de leur journée, pour payer les gardes de leurs enfants plus ou moins nombreux, et confiés à des personnes plus ou moins avides, plus ou moins négligentes ou brutales. Aussi, soit que les mères abandonnassent leurs enfants à la maison durant l'heure du travail, soit qu'elles les confiassent à ces mercenaires;

des accidents déplorables arrivaient fréquemment, et beaucoup d'enfants devenaient estropiés ou infirmes par suite de cette fatale négligence.

Aujourd'hui, Messieurs, une vaste salle bien chauffée, bien aérée, avec une cour sablée pour que les enfants y jouent et s'y culbutent sans danger durant les récréations, reçoit, depuis le matin jusqu'au soir, cent enfants âgés de deux à six ans. Les enfants des femmes sans ressources y sont reçus gratuitement; les autres enfants y sont admis avec la plus faible rétribution. L'établissement est si bien combiné, si prudemment administré, que toute la dépense, loyer, chauffage et paiement des gardes d'enfants, ne coûte que six centimes par jour et par élève.

Je sais que MM. les maires du onzième et du douzième arrondissement s'occupent des moyens de faire jouir leurs administrés de pareils établissements, les plus précieux qu'on ait imaginés pour le bien-être du peuple. En ce moment même, M. Cochin fait bâtir un local pour recevoir trois cents enfants d'ouvrières, dans le douzième arrondissement.

Il serait à désirer que Paris possédât des salles d'asyle pour vingt mille enfants d'ou-

vrières, nombre que j'estime être à peu près celui des enfants de deux à six ans que leurs mères ne peuvent pas tenir en lieu de sûreté, ni près d'elles, durant leurs occupations journalières.

Dirai-je, pour encourager ce projet, que beaucoup d'ouvrières, désespérant de suffire, non-seulement à la nourriture, mais à la garde de leurs enfants, les mettent aux Enfants-Trouvés? tandis qu'elles les élèveraient selon le vœu de la nature, si la société leur offrait des moyens économiques et faciles. Les sommes dépensées pour une grande partie des enfants abandonnés deviendraient disponibles, et suffiraient à payer les salles d'asyle. Appelons sur ce grand objet de morale et d'humanité l'attention de tous les amis du pays.

On doit espérer qu'un grand nombre de dames charitables s'associeront, dans la capitale et dans toutes nos villes manufacturières, pour fonder des salles d'asyle. Si les philan thropes, dont la parole est puissante et révérée, élèvent la voix pour faire comprendre, dans toute l'étendue de la France, la grandeur d'un pareil présent en faveur de la classe ouvrière, soyons certains du succès de leurs éloquentes exhortations.

Lorsque l'excellente institution des salles d'asyle sera justement appréciée, il est naturel de penser que des citoyens opulents et généreux voudront en devenir les fondateurs et les doteront de sommes suffisantes pour en perpétuer l'existence. Au lieu d'assiéger le lit des mourants, afin d'extorquer des donations en faveur de couvents inutiles et ruineux pour la patrie, en faveur de jésuites intrigants et corrupteurs, ne serait-il pas plus équitable et mieux dans l'esprit de la vraie piété, d'exhorter les moribonds à consacrer le superflu de leurs biens en faveur d'établissements utiles à l'enfance du pauvre. J'admire les fondations en faveur des hôpitaux, pour des vieillards soit infirmes, soit invalides; mais j'admire encore plus les fondations faites en faveur de l'enfance. Il n'y a plus d'espérance au-delà du terme où finissent les secours donnés au vieillard; la virilité toute entière est au-delà des secours donnés à l'enfance.

La plupart des vieillards qui subsistent aux dépens de la charité publique; quand leurs forces sont éteintes, ont besoin de nos secours, parce que durant leur vie ils n'ont pas eu la première vertu de l'indigent : l'ordre sévère et l'inflexible économie. Ils sont à charge

à la société, dans leurs jours de décrépitude, parce qu'ils ont vécu dans leur virilité comme des hommes indignes d'être secourus plus tard.

Mais l'enfance, la tendre enfance, est pure de tout reproche aux yeux du moraliste le plus sévère; son innocence est le don qu'elle a reçu de la nature et que les vices de notre état social peuvent seuls lui faire perdre. Eh bien! les salles d'asyle ont pour double bienfait de conserver cette innocence, en éloignant les enfants des mauvaises sociétés, en les tenant en des lieux où des paroles infâmes, où des maximes corruptrices, où des blasphêmes odieux ne seront jamais prononcés devant eux, en des lieux, au contraire, où des maîtresses choisies ouvriront leurs jeunes cœurs aux douces impressions de la vertu, dans le seul âge où les impressions aient une puissance que le temps fortifie au lieu de la détruire.

Puissent les bons magistrats, les gens de bien qui possèdent quelque opulence, et les ministres du Seigneur, à quelque culte qu'ils appartiennent, réunir leurs efforts pour multiplier des salles d'asyle et pour les confier à des maîtres recommandables à tous égards! »

A présent je m'adresse aux ouvrières mêmes, ainsi qu'aux ouvriers. Sans doute leur sort

peut être beaucoup amélioré par le secours des classes supérieures; mais il faut que les ouvriers et les ouvrières soient profondément persuadés de cette vérité: *Les grandes améliorations de leur sort ne peuvent être opérées que par leurs propres efforts.* Sur trente-deux millions d'habitants que compte aujourd'hui la France, plus de trente-un millions cinq cent mille ont besoin du travail de leurs bras pour la subsistance de leurs familles. Comment le petit nombre des familles opulentes, malgré toute la générosité que l'on peut espérer d'elles, pourrait-il suffire à l'immensité des sacrifices qu'exigerait la masse entière de la population laborieuse?

Que la classe ouvrière compte donc avant tout sur elle-même pour améliorer son sort. Elle trouvera pour cela d'admirables ressources dans l'esprit d'association.

Supposons par exemple que, dans une ville, cent ouvrières, obligées de passer le jour hors de leur maison, se réunissent pour fonder une salle d'asyle. Elles trouveront aisément des dames charitables qui se chargeront de présider à l'exécution de leur dessein, et qui même ajouteront quelque chose aux sacrifices des femmes du peuple. Alors il suffira que cha-

cune des cent ouvrières donne au plus, comme à Paris, trente sous par mois pour chaque enfant de deux à six ans. Moyennant cette somme, l'enfant sera gardé tout le jour, chauffé durant l'hyver, et préservé de tout accident.

Dans presque toutes les villes de province, où le loyer, le chauffage et la nourriture sont beaucoup moins chers qu'à Paris, je suis persuadé que les ouvrières n'auront pas besoin de payer, par mois, plus de vingt à vingt-deux sous pour chacun de leurs enfants.

Comme encouragement et comme secours, les conseils municipaux et les bureaux de charité pourront donner un centime, deux centimes peut-être, par journée, pour chaque enfant envoyé dans les salles d'asyle; ce qui diminuera d'autant la rétribution à payer par les mères.

A ce sujet, il faut présenter une idée que ne devraient jamais perdre de vue les personnes qui font des legs aux classes laborieuses.

Je voudrais qu'aucun de ces legs ne fût donné, sans exiger quelque chose à contribuer par les personnes qu'on a l'intention de secourir, excepté pour les pauvres déchus de tout et non capables de travail. Je voudrais que les legs fussent en général des primes

d'encouragement offertes au peuple, pour qu'il complétât une dépense utile à son bien-être, par le fruit de son travail, et non pas une aumône pure et simple : aumône qui tombe aussi-bien dans la main du paresseux sans honneur, que dans la main de l'indigent actif et probe, mais frappé par le malheur, sans avoir perdu pour cela sa dignité d'homme.

Lorsque de semblables legs seront formés, ou des souscriptions remplies pour venir au secours du peuple, en payant cette partie des dépenses les plus utiles à ses mœurs ainsi qu'à son bien-être, c'est alors que des associations charitables pourront agir avec fruit pour exhorter le peuple à profiter des bienfaits qu'on lui présente, sous des formes qui conserveront aux obligés toute leur dignité morale.

Qu'il me soit permis de reproduire ici plusieurs extraits d'un petit écrit plein de charme, publié par une illustre duchesse, dont l'aïeule a fondé, dans Paris, un asyle miséricordieux * pour l'humanité souffrante, et dont la mère a brillé par son génie et par son caractère, comme un grand homme de France.

Il s'agit de montrer tous les services que peuvent rendre les associations de dames

* L'hospice de madame Necker.

bienfaisantes en faveur des personnes de la classe ouvrière, et des moyens d'établir la confiance entre les classes supérieures et les classes inférieures de la société. Les ouvrières qui liront ce livret, apprendront ce qu'il y a de générosité, de bienveillance et de délicatesse, dans le cœur de ces grandes dames, qu'on pourrait croire blasées sur l'infortune par la prospérité. Si, par ce moyen, je contribue à rendre les femmes du peuple plus reconnaissantes envers leurs bienfaitrices, j'aurai servi surtout les femmes du peuple ; car la reconnaissance est la semence féconde qui produit de nouveaux bienfaits.

Il s'agit en particulier, dans l'écrit que je vais citer, d'engager le peuple à donner quelque chose, à contribuer, selon ses moyens, pour payer une partie de la valeur du livre sublime qu'on veut mettre entre ses mains : les saintes écritures ; mais les observations qu'on va lire s'appliquent à toute autre souscription pour un objet utile au peuple.

Voici comment l'auteur que j'offre pour modèle examine les rapports des diverses classes de la société : « Établir, entre ces classes communément appelées inférieures et les classes supérieures, des rapports qui soient autres que

ceux de donner, d'acheter, de commander, d'une part; de recevoir, de vendre et d'obéir de l'autre; établir des rapports *moraux* et *libres, car ces deux mots sont inséparables*, n'est point une œuvre simple et aisée. Rien n'est plus rare que d'exercer sur les pauvres une influence qui ne soit pas le résultat de la crainte ou de l'espérance, et c'est pourtant ce qui est absolument nécessaire pour atteindre l'objet de la société biblique. Il faut obtenir des hommes du peuple une *souscription*, c'est-à-dire, un assez grand sacrifice; mais il faut que ce sacrifice soit parfaitement libre. Il s'agit donc de leur persuader qu'on leur demande ce qu'ils sont tout-à-fait les maîtres de refuser, et qu'il ne sera attaché à leur consentement d'autre avantage que celui d'avoir fait une bonne œuvre; à leur refus, d'autre inconvénient que le regret de ne l'avoir pas accomplie. Or, ceci n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire au premier abord. Si l'homme du peuple est servile et peu éclairé, il prendra la demande pour un commandement, et il obéira; s'il est indépendant et connaît ses droits, il aura de l'humeur de ce qu'on vient se mêler de ses affaires, et croira voir une prétention aristocra-

tique dans les conseils qui lui seront adressés. Les gens du peuple, dans les pays où l'exercice des droits politiques ne leur a pas appris à traiter sur un pied d'égalité avec les classes supérieures, comprennent difficilement qu'on s'adresse à eux pour leur donner un conseil; ils attendent toujours un ordre ou un don. Le conseil est l'acte qui marque le plus d'égalité; puisqu'il résulte à la fois du désir d'influer chez celui qui le donne, et de la parfaite liberté chez celui qui le reçoit. Mais l'égalité est bien mal comprise par le peuple même qui la revendique le plus. L'homme pauvre voit presque toujours dans l'homme riche une puissance, soit pour se soumettre, soit pour se révolter; presque jamais un semblable, supérieur à lui seulement par des facultés intellectuelles que l'éducation et le loisir ont mieux développées. Il est difficile de lui faire comprendre que ces avantages doivent donner à l'homme riche et bien élevé, non pas un pouvoir matériel, mais une influence morale légitime. C'est l'empire de la raison et non celui de la force, qui doit appartenir aux classes supérieures; mais elles ont si souvent usurpé le second, et perdu le droit de revendiquer le premier, qu'il est difficile de les ré-

tablir dans leurs rapports simples et naturels envers les classes inférieures. C'est pourtant cette influence morale, ce sont ces rapports simples et naturels qu'il faut établir, si l'on veut réussir dans la distribution de l'Evangile. Pour éviter de produire chez les pauvres, ou l'hypocrisie ou le mécontentement, il faut leur faire bien comprendre qu'on s'occupe de leurs intérêts religieux, mais qu'ils sont complètement libres d'écouter ou de rejeter les avis qu'on leur donne. »

Si La Bruyère pouvait allier son style concis avec l'onction et le charme de Fénélon, n'est-ce pas ainsi qu'il peindrait, d'un pinceau tout à la fois nerveux et suave? Offrons, maintenant, d'autres vues ingénieuses sur les rapports de bienfaisance entre les diverses classes d'un même peuple.

« Il va sans dire, ajoute l'auteur, qu'il ne faut employer aucune menace pour contraindre les pauvres, ni se servir d'aucun espoir de récompense pour les attirer. Or, les femmes sont plus capables que les hommes de réussir dans cette tâche difficile; d'abord, elles n'ont point de part active dans l'ordre social; elles ne représentent aucun pouvoir; elles ne font partie d'aucun corps politique; elles sont plus

indépendantes des intérêts positifs de la société ; elles apparaissent comme des puissances toutes morales, n'ayant d'autre but que le bien, et d'autre moyen pour le faire que la persuasion ; la faiblesse même de leur sexe est un avantage sous ce rapport. L'homme le plus pauvre sait qu'une femme peut avoir besoin de son appui ; et, sans qu'il s'en rende compte, l'intérêt que lui inspirent des créatures sans défense contre tous les dangers, empêche qu'il ne s'intimide. Il croit voir en elles l'empire de la raison séparé de toute force matérielle ; reçoit leurs conseils sans être blessé ni effrayé, et se laisse guider sans craindre d'obéir. Elles peuvent lui demander ses secrets sans l'inquiéter, et lui faire des reproches sans l'offenser ; elles savent aussi mieux supporter les refus, et c'est ici un second avantage que possèdent les femmes. En effet, il faut s'attendre à être souvent refusé lorsqu'on demande au peuple des sacrifices pécuniaires, et il serait injuste de s'en irriter.

» Non-seulement on sera plus d'une fois refusé, mais plus d'une fois repoussé avec humeur. L'homme du peuple regardera souvent la demande d'un sacrifice pécuniaire comme une sorte d'injure, comme une espèce de dé-

rision du riche envers le pauvre. Il faudra souvent bien du temps, bien des efforts pour lui faire comprendre la pieuse moralité d'un tel sacrifice. Or, ces longs efforts, ce long support conviennent mieux à la nature des femmes qu'à celle des hommes. Elles sont plus faites pour prier, pour revenir à la charge : tandis que les hommes s'y prennent mal, et sentent qu'ils ne sont pas là dans leur véritable sphère. Elles s'impatientent moins des refus et de l'humeur ; d'abord, parce qu'elles ont naturellement plus de douceur, mais surtout parce que leur dignité n'en souffre pas, tandis que celle d'un homme en est nécessairement un peu effleurée. La dignité d'une femme est dans la patience, comme celle d'un homme est dans le courage ; et, bien que l'Évangile ait enseigné aux hommes à supporter les injures, comme il apprend quelquefois aux femmes à braver les dangers, il n'a pas voulu détruire cette différence que la Divinité a établie entre ces deux natures ; elle subsiste et doit subsister, même sous la salutaire influence de la révélation.

» C'est à cette différence qu'il faut rapporter une certaine adresse dont les femmes sont douées et qui n'appartient pas aux hommes.

Il leur est plus naturel de présenter les vérités sous le point de vue qui peut plaire ; elles aperçoivent mieux et plus vîte l'effet qu'elles produisent. Or, ce tact et cette finesse sont très-utiles dans les travaux bienfaisants d'une société comparable à la Société biblique, pour distinguer les motifs intéressés ou généreux des souscriptions obtenues par la voie de la persuasion. Il faut donc ici faire une distinction très-délicate ; il faut savoir démêler entre deux hommes quel est celui sur lequel des motifs humains agissent à son insu, quoiqu'il soit animé et décidé par le désir du bien ; et quel est, au contraire, celui qui sciemment et volontairement se décide par amour-propre ou par intérêt personnel. Accepter l'offre de celui-ci, ce serait déshonorer et souiller une cause sacrée. Honte à qui veut servir une cause quelconque, par de mauvaises manœuvres et de mauvais instruments...

» Ainsi, toute promesse de protection, toute flatterie d'amour-propre, doit être interdite ; mais, prétendre qu'on ne recevra jamais que des tributs parfaitement purs, ce serait fermer la porte à la régénération, ce serait être plus sévère que la Divinité même ; car, combien d'alliage ne se mêle-t-il pas à tous les

tributs qui lui sont offerts!... En cherchant à diriger le pauvre dans sa conduite religieuse, en l'engageant à souscrire pour la Société biblique ou pour toute autre association, il ne faut donc ni exclure entièrement la considération des avantages temporels attachés à l'estime et à la protection des gens vertueux, ainsi que des biens résultant de l'économie et de la sagesse, ni présenter cette considération de manière à ce qu'elle devienne le but principal. Il faut agir ici comme on agit avec l'enfance, on encourage ses bonnes actions par des éloges, même, quelquefois, par des récompenses; mais ce n'est jamais qu'après s'être assuré que le premier mobile est bon.

» Les femmes, dont le sort dépend si souvent de la disposition d'un autre, dont le bonheur est si souvent attaché aux moindres nuances de l'affection de ceux qui les entourent, ont acquis un tact parfait pour apercevoir ainsi ce qui se passe dans les âmes. »

L'auteur donne à ses pensées un charme plus grand encore, en montrant l'avantage d'employer les femmes des classes élevées pour répandre la bienfaisance sur les femmes des classes inférieures. « Les différences de rang et de position sont une barrière beau-

coup plus forte entre les hommes qu'entre les femmes. Si l'on en excepte les créatures tombées dans le dernier degré de l'avilissement, il y a plus de délicatesse chez les femmes du peuple que chez les hommes. La grossièreté n'est point incompatible avec des vertus et de la probité chez les hommes; mais l'honnêteté seule oblige les femmes à la décence dans les expressions et dans les manières, et elles conservent dans toutes les classes quelques restes de pureté morale dont la providence les a douées, qui est leur premier titre au respect comme leur plus grande sauve-garde. D'ailleurs il existe beaucoup plus de liens entre les femmes de toutes les classes. Les anciens nous représentent les princesses grecques et les dames romaines vivant toute la journée au milieu de leurs esclaves : rien ne nous choque dans cette peinture, et même aujourd'hui il y a bien moins de séparation entre une femme et les personnes qui la servent, qu'il n'en existe entre un homme et ses domestiques. Les soins de la maternité et de la vie intérieure rapprochent les femmes entre elles, non-seulement parce qu'il en résulte qu'elles se voient davantage, mais parce qu'elles sentent de même, ce qui est le plus grand de

tous les liens. La vie des femmes est bien plus remplie par leurs sentiments individuels que celle des hommes. Or, ce qu'il y a de semblable chez toutes les classes, comme chez tous les peuples, et dans tous les temps, ce sont les sentiments individuels. Ce qui se perfectionne par la civilisation et l'éducation ce sont les facultés de l'esprit. L'intelligence humaine s'élève et s'agrandit, mais elle travaille sur un fonds immuable, et ce fonds, ce sont les passions, les affections, en un mot l'être sentant. Les convictions, les opinions se modifient, mais les douleurs, les impressions intimes restent les mêmes. Depuis Rachel, depuis Andromaque jusqu'à nos jours, la douleur d'une mère et d'une femme a fait entendre les mêmes accents. Ce qui est vrai pour les différents siècles est vrai également pour les différentes classes de la société; toutes les créatures se rapprochent quand elles souffrent, quand elles aiment; l'égalité se retrouve là tout entière. Si les peines, les inquiétudes, les joies individuelles occupent plus la vie des femmes que celle des hommes, elles sont moins modifiables par l'éducation, et elles se rencontrent plus facilement sur un terrain commun, à travers toutes les barrières

sociales. Il existe donc une sympathie éternelle entre les femmes, dans toutes les positions sociales. La connaissance de ces faits peut servir beaucoup à l'établissement des associations bibliques de femmes; en même temps, l'un des meilleurs résultats sera de fortifier et d'augmenter toujours plus cette sympathie. Car, indépendamment du bien immense que font les sociétés bibliques, en répandant la parole de Dieu, elles ont l'avantage secondaire de fonder une union véritable entre les différentes classes de la société, et de contribuer à rétablir ces rapports de supériorité et d'égalité, tout ensemble, dont nous avons parlé plus haut. Tant qu'il est question de donner ou de recevoir, il n'y a rien de pur, rien de franc, dans les transactions des pauvres avec les riches; ce ne sont pas deux créatures humaines semblables qui traitent librement l'une avec l'autre, et mettent en commun leurs facultés diverses; mais quand on se réunit dans un même intérêt, quand on s'occupe ensemble des éternelles espérances qui sont offertes à tous, alors les différences de fortune, d'éducation, s'évanouissent complètement; là, toutes les créatures humaines ont les mêmes droits et

la même dignité, non-seulement parce qu'elles sont toutes égales devant Dieu, mais aussi parce que le sentiment religieux, en purifiant l'âme, détruit tout ce qu'il peut y avoir de grossier dans l'esprit, et donne aux traits, même les plus communs, une empreinte de noblesse et d'élévation. »

J'avais promis de ne donner qu'une analyse de ce morceau si remarquable à tous égards; mais séduit par un charme délicieux, je me suis laissé entraîner à le citer dans presque toute son étendue.

Que les croyances chrétiennes ont de grâce et de puissance par les bienfaits qu'elles répandent sur l'état social! Comment ces sublimes croyances et leurs douces vertus peuvent-elles laisser, dans le cœur des faibles mortels, la moindre place à la discorde, à la haine, à l'intolérance! Tout en répandant la connaissance du livre divin, pénétrons-nous de sa morale sacrée, et de l'esprit de concorde qu'il nous commande en préceptes sublimes. Appelons à la tolérance, et le faible pour lequel elle est un droit, et le puissant pour lequel elle est un devoir. Donnons nous-mêmes l'exemple de cette généreuse vertu; et si jamais nous devons être

victimes du vice ou de l'erreur contraire, subissons cette infortune sans renoncer à porter en notre âme, pour la croyance d'autrui, l'indulgence, je dis plus, la bienveillance et l'appui que nous voudrions trouver pour la nôtre dans le cœur de tous les autres hommes. Voilà le vœu qu'on doit former, aujourd'hui surtout que des passions toutes mondaines voudraient s'élever, au nom du Ciel, pour servir des ambitions cléricales et des ressentiments sacriléges.

Détournons nos regards de ce triste tableau, pour revenir aux moyens d'éclairer la classe ouvrière. Quand les enfants de cette classe quitteront, à six ans, la salle d'asyle, leurs mères les enverront dans les écoles d'enseignement mutuel où l'instruction est si simple, si rapide, si fructueuse !

Il faut que j'essaie de bien faire comprendre aux ouvrières l'avantage particulier et le plaisir que leurs enfants peuvent trouver dans l'*enseignement mutuel*. Lorsqu'elles comprendront bien cet avantage, fions-nous à leur cœur de mères; aucune puissance ne pourra les empêcher de procurer un moyen de bonheur au doux fruit de leurs entrailles.

L'enseignement mutuel a pour effet de

captiver l'attention des enfants et d'exciter en eux un vif intérêt pour l'objet qu'on leur enseigne. Au lieu de l'ennui mortel et du dégoût qu'entraînait l'ancienne méthode, la nouvelle est un plaisir, une récréation pour l'enfance. Quand il s'agit de faire aller les enfants aux anciennes écoles, chaque matin et chaque après-midi, les gens du peuple sont souvent obligés d'employer la force et la correction; jamais de semblables moyens ne sont nécessaires avec les enfants qui suivent l'enseignement mutuel. Ils y vont avec empressement, parce qu'ils y trouvent du plaisir : c'est tout simple.

L'enseignement est mutuel, parce que chacun, par les mots qu'il dit, les lettres qu'il écrit, les chiffres qu'il énumère, contribue à l'enseignement des autres élèves, comme les autres contribuent à son enseignement. Chacun à son tour calcule, dit, écrit, ou son nombre, ou son mot, ou sa phrase : c'est un mouvement rapide, pareil à ces jeux d'enfance où l'on se met en rond pour que chacun prononce, à son tour, la parole nécessaire, et l'attention, l'intérêt, le plaisir de ces jeux si pleins d'attrait pour notre jeune âge, sont la même attention, le même intérêt et le

même plaisir qui captivent les élèves de l'enseignement mutuel.

Est-il possible que des hommes durs, ennemis du bonheur de l'enfance, aient employé le bras de l'autorité, aient évoqué la terreur du pouvoir, et fait parler, avec impiété, la religion même, et ses terribles malédictions, pour empêcher les mères de rendre leurs enfants heureux par de faciles études!

Jetons le voile de l'oubli sur ces attentats, si dorénavant ils doivent cesser. Mais, si des hommes incorrigibles veulent encore lutter par de tels méfaits contre le bonheur des classes ouvrières, attaquons hardiment leurs propres attaques; démasquons leur odieuse hypocrisie; montrons-les à tous les regards, tels qu'ils sont aux yeux de Dieu même, infâmes, et réprouvés par le père de toutes les miséricordes!

Bonnes ouvrières, écoutez ma voix, car c'est celle de votre ami; envoyez vos enfants à l'école mutuelle, pour leur rendre l'étude agréable et douce, pour leur rendre l'instruction facile et prompte. Dans ces écoles, qui ne prospèrent que par l'ordre et par la régularité, vos enfants apprendront qu'ils ne tiendront leur place d'homme, dans la société,

qu'en soumettant leurs actions à des règles, et leur conduite à des lois ; ils verront, dès l'adolescence, comment l'instruction d'un seul profite à l'instruction de tous, et l'instruction de tous à l'instruction de chacun. Ils seront conduits avec douceur et cela les rendra doux, ou, pour mieux dire, cela conservera dans leur caractère, une douceur native, qu'ils n'auront perdue ni près de vous, ni dans les salles d'asyle. Ainsi, les mœurs générales du peuple français deviendront de plus en plus dignes d'appartenir à la nation que nous voudrions voir élevée au premier rang entre toutes les nations.

Espérons aussi que le gouvernement saura désormais comprendre les bienfaits de l'enseignement mutuel, et qu'il ne refusera plus durement, comme il l'a fait depuis quatre années, un misérable secours de cinquante mille francs à répartir sur quatre-vingt six départements, pour une population de trente-deux millions d'âmes !... C'est pour plaider et gagner la noble cause de l'instruction populaire qu'il sera beau d'employer son éloquence, au sein des grands conseils de la nation ; afin d'introduire dans nos lois la bienfaisance pour l'instruction du peuple ;

bienfaisance que nous cherchons à fortifier dans les cœurs de tous les individus opulents et puissants!... Augurons bien de l'avenir, et combattons sans relâche pour remporter des victoires en faveur de la jeune et tendre génération qui sort à peine du berceau; c'est l'espoir de notre âge, et, quand nous approcherons du déclin de la vie, si nous avons par nos efforts changé l'espoir en réalité, ce sera la gloire de nos cheveux blancs.

J'ai parlé des moyens d'enlever l'enfance à l'ignorance, sans pour cela l'enlever au bonheur, en la confiant à des établissements aussi favorables aux bonnes mœurs qu'à l'instruction. Je veux maintenant dire quelques mots de l'instruction non moins précieuse que l'enfance peut recevoir sous le toit paternel. Revenons à l'heureux ménage de notre bon ouvrier et de notre sage ouvrière.

Chaque soir, quand le travail est fini, quand Étienne, ayant quitté l'atelier, vient se reposer au coin du foyer domestique, auprès de sa compagne, et qu'il prend sur ses genoux les jeunes enfants un moment enlevés au giron de leur mère, c'est l'instant des bons préceptes et des douces instructions.

L'enfant redit à son père comment il a passé

la journée, et la leçon qu'il a reçue, et ce qu'il doit préparer pour le lendemain. Le père est tout orgueilleux des moindres progrès de son fils, et cette indulgence est un bien : elle encourage la faible enfance et lui fait faire des efforts de plus en plus fructueux.

Le ménage de Marie présentait le spectacle d'une bonne harmonie qu'aucun désaccord ne venait plus troubler, depuis qu'Étienne avait reçu la leçon du généreux et sévère sergent. Marie savait garder, dans la simplicité de son modeste ménage, une retenue de paroles et de pensées, si rare, et pourtant si nécessaire pour les personnes d'une humble condition. La femme opulente, la femme de haut lieu n'a pas besoin d'être sur le qui-vive pour commander les égards et le respect, soit dans son ménage soit dans la société; ses enfants ne sont pas à tout instant auprès d'elle épiant ses moindres paroles insolites, ses moindres accents inaccoutumés, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'obéissance et le respect qu'ils doivent à leur mère.

Marie ne pouvait supporter ces ménages, si communs dans la classe inférieure, où les époux s'outragent et s'humilient tour à tour, en présence des étrangers et de leurs propres

enfants. Elle avait hérité des sentiments de son père le légionnaire, et le mot d'honneur comme le mot de patrie, était gravé, avec les mêmes traits, dans le cœur de la fille et dans le cœur du père. Aussi Marie, toujours révérée dans son ménage, n'avait jamais besoin de se fâcher pour se faire obéir par ses enfants.

Redisons encore, et sans craindre de nous répéter, des maximes que je voudrais graver en traits ineffaçables dans le cœur de toutes les femmes du peuple.

« Quand les ouvrières se respectent et qu'elles ont quelques idées de morale, ainsi que leurs maris, jamais elles ne se permettent devant leurs enfants des paroles inconvenantes, et jamais leurs maris ne font entendre des paroles révélant des idées faites pour détruire l'innocence du jeune âge qui les recueille. Jamais aussi, dans un ménage auquel préside la raison, les personnes qui se respectent ne se disputent et ne s'adressent de reproches, en présence de leurs enfants. »

Quelle vénération les ouvriers veulent-ils que leurs enfants aient pour les auteurs de leurs jours, s'ils entendent leur père accuser le caractère de leur mère, et leur mère accuser celui de leur père? Ils s'habitueront à

mal penser de leurs parents et finiront par les mépriser. Quand ce mépris effrayant gagne le cœur de l'enfant, il devient indocile, il insulte à l'autorité qu'il ne révère plus, et si l'on veut obtenir de lui, par la force, ce qu'on n'est plus en état d'obtenir par la raison, par la confiance et le respect, la haine entre dans le cœur de l'enfant, qui devient dénaturé par la faute de ses parents.

Je voudrais qu'à l'exemple de Marie, il y eût de la dignité dans le maintien, la démarche, les paroles, les pensées et les actions de l'ouvrière qui pratique le plus humble métier : par là ce métier s'ennoblirait, non-seulement aux yeux de celle qui le pratique, mais aux yeux de la société tout entière.

Quand la vraie civilisation d'un peuple fait des progrès, cette dignité qui mérite le respect et qui l'obtient sans effort, en un mot *la respectabilité* dont je ne saurais trop parler aux ouvrières françaises, la respectabilité descend par degrés des classes supérieures aux classes inférieures. On dirait, de cette respectabilité, qu'elle est empreinte, non-seulement dans le langage, et la démarche, et le maintien, mais même dans le vêtement des hommes et des femmes. Le vête-

ment, en effet, peut être simple et de l'étoffe la plus grossière, sans cesser d'être *respectable :* sa tenue suffit pour annoncer le soin, la propreté, l'attention, l'amour de l'ordre, et la bonne conduite.

De nos jours, le souverain d'un peuple à demi civilisé voulut visiter l'Angleterre, ce pays fameux où la classe ouvrière a fait de si grands progrès vers la respectabilité. Lorsqu'il arriva dans la capitale, qu'on appelle Londres, il vit une foule immense se presser partout sur son passage. Tous les hommes avaient un habit de drap noir ainsi qu'un pantalon noir ; les femmes étaient vêtues avec une exquise propreté : point de haillons, sur les deux sexes ; point de pieds nuds, point de trous aux habits. L'empereur Alexandre s'imagina qu'il ne voyait que la bourgeoisie, et lorsqu'il eut parcouru toute la ville, il demanda ce qu'était devenu *le peuple*, c'est-à-dire les ouvriers et les ouvrières. Il ne pouvait s'imaginer qu'une nation toute entière se montrât à ses regards avec autant de décence et de recherche, simple mais aisée, qu'aurait pu le faire la bourgeoisie de ses états.

Et bien ! il faut que le peuple français, tout entier, acquière ce noble aspect, cette

respectabilité qu'on admire dans les habitants de la capitale britannique. Pour obtenir ce précieux résultat, c'est aux ouvrières que je m'adresse de préférence. Dans les classes inférieures, ainsi que nous l'a dit une de leurs amies de la classe supérieure, qui les connaît si bien, parce qu'elle sait si bien les chérir, les femmes font, vers la civilisation, des pas plus rapides que les hommes; la retenue, si naturelle à leur sexe, est une source de dignité; la pudeur est pour elles la respectabilité de l'adolescence; elles doivent s'efforcer de garder, dans leur maturité, ce charme de leurs plus belles années.

La société tout entière et le gouvernement même, peuvent aider l'humble ouvrière, dans ses efforts pour atteindre à la dignité morale. Je me contenterai d'en citer un exemple. Déjà, dans la capitale et dans quelques-unes de nos grandes cités, l'autorité publique a beaucoup fait pour la respectabilité des femmes du peuple, en construisant des marchés où les vendeuses de comestibles sont placées avec décence, à l'abri des injures du temps et des éclaboussures des passants, des chevaux et des voitures. Recueillies ainsi, dans un lieu plus respectable, elles ont perdu

soudain l'infamie du langage et des gestes. Nos enfants ne peuvent plus même avoir l'idée de ces horribles poissardes dont la voix faussée, enrouée par la colère et la boisson, s'épuisait à tout propos en paroles dégoûtantes de bassesse et d'obscénité. Une femme honnête peut aujourd'hui traverser tous nos marchés, sans craindre d'avoir à rougir en recevant des invectives dignes des femmes perdues.

Ce seul fait nous démontre combien prompte et facile est l'amélioration des mœurs populaires, lorsqu'une autorité bienfaisante a soin de tirer le peuple de situations naturellement dégradantes.

Comment est-il possible que Paris, la capitale d'un pays civilisé, présente encore, chaque fois qu'il s'agit de fêter le souverain, d'infâmes orgies, préparées par l'autorité supérieure, pour l'abrutissement de la classe ouvrière? Quel spectacle odieux que ces dégoûtantes distributions de vivres et de breuvage, faites à des misérables qui se déchirent les habits les uns des autres, qui se battent, se terrassent et se vautrent dans la boue, pour s'arracher quelques lambeaux de viande, ou quelques verres d'un vin souillé par la fange! En vain, jusqu'à ce jour, les écrivains

les plus sages et les plus éloquents ont élevé la voix pour réclamer l'abolition d'une coutume digne des hordes sauvages; la Police est restée sourde aux réclamations des gens de bien; cette Police hypocrite, et corruptrice, et délatrice, et sanguinaire, qui, les fêtes et les dimanches, ferme les boutiques décentes et les spectacles honnêtes, mais qui laisse ouvertes les maisons de jeu, parce qu'elles rapportent salaire à ses mouchards de tous les ordres! ces maisons de jeu, qui ne chôment pas même durant la semaine sainte, et près desquelles la Police tolère que l'ouvrier qui n'y doit pas jouer en veste de travail, trouve un vestiaire muni de costumes de jeu; ce qui permet au manœuvre, au compagnon, à l'apprentif, d'aller, malgré la pauvreté de ses hardes, perdre sur une carte le pain de sa pauvre mère, ou de sa femme et de ses enfants affamés! La voilà, cette Police de Tartuffes, qui fait confesser ses suppôts, et qui jette dans la boue le cercueil de Larochefoucauld, le bienfaiteur des ouvriers, et qui ne connaît pas de plus doux moyens que la mitraille, afin de châtier la classe ouvrière, assez osée pour se réjouir des prospérités nationales! cette Police enfin, qui, debout quel-

que temps sur des cadavres dégouttants du sang populaire, s'écriait, avec orgueil et volupté : *il a coulé !...* Aujourd'hui que cette administration n'est plus dirigée par la fureur, la fraude et la dévote impiété, espérons qu'elle mettra pour jamais un terme à tant d'infamies : nous l'en conjurons par intérêt pour les mœurs et la vie de la classe ouvrière.

Les améliorations que nous avons signalées dans les marchés publics, sont l'indice d'une amélioration comparable, opérée dans le sein des ménages du peuple. Cependant, à cet égard, il reste encore immensément à faire. Dans la classe ouvrière de nos grandes villes, et surtout de Paris, je l'ai dit, je le répète encore et le répéterai vingt fois, un des plus grands malheurs c'est que le concubinage ne soit pas encore regardé comme une infamie. Un nombre immense de gens de travail vivent ensemble, sans contracter de mariage ; quelques-uns gardent leurs enfants, d'autres les envoient par caprice ou par dureté dans l'hospice des bâtards.

C'est ici la plaie de nos grandes villes ; c'est le mal qu'il faut guérir avec tous les secours de la religion, de la morale et de la charité. Magistrats et citoyens, tous doivent se prêter la

main pour opérer cette grande amélioration.

Les femmes, bien plus que les hommes, doivent désirer cette heureuse amélioration des mœurs publiques. Quand deux individus se déterminent à vivre en concubinage, c'est presque toujours parce que l'homme refuse de s'engager par des liens sacrés et durables; la femme ne cède qu'à regret et souvent avec désespoir, parce que la femme perd tout en perdant l'honneur, et d'ordinaire l'absolue nécessité peut seule la contraindre à ce cruel sacrifice.

Ici, je reviens aux moyens que j'ai proposés, p. 28, dans mon *Discours sur l'amélioration des forces et du sort des ouvrières*. Je sais que des gens de lettres et des économistes n'ont reçu qu'avec dédain l'indication de pareils moyens : leurs dédains m'arrêtent aussi peu que leurs railleries. « Donnez au peuple des moyens d'existence, disent-ils, et le peuple se mariera, sans avoir besoin de vos sollicitations. »

Et je réponds, *non*. Si le peuple est démoralisé, le peuple ne se mariera pas, quoi qu'il ait assez pour subsister en ménage ; il trouvera plus commode de dépenser, à la guinguette, des sommes qui suffiraient pour nourrir les malheureux qu'il jette aux Enfants-Trouvés.

En attendant, la France n'est pas moins obligée de nourrir 72 mille bâtards qu'on abandonne chaque année dans les hospices !

Revenons aux ménages des ouvriers et des ouvrières, unis par des liens légitimes ; c'est aux ouvrières à se respecter beaucoup elles-mêmes, afin que le public les respecte et que leur mari les respecte avant toute autre personne : ce qui maintiendra dans le ménage et la paix et la tendresse. Pour être respectées de leurs maris, il faut que les ouvrières n'aient pas seulement de la décence dans les manières ; il faut qu'elles travaillent à se rendre de moins en moins *ignorantes* ; il faut qu'elles sachent lire et qu'elles lisent de bons livres sur leurs devoirs et sur les devoirs de leur famille ; sur l'art de donner à leurs enfants de bons principes, et de développer de bonne heure en eux les sentiments vertueux et les dispositions de l'esprit.

Pourquoi ne formerait-on pas, en faveur des ménages d'ouvriers et d'ouvrières, des *bibliothèques populaires*, où, moyennant une somme très-modique, chaque ménage recevrait autant de livres qu'il en faut pour des gens qui ne peuvent donner à la lecture que des moments dérobés ? L'exemple de ces biblio-

thèques nous est donné par des personnes bienfaisantes de la ville de Nismes, et, dès à présent, il en résulte d'excellents effets pour la classe ouvrière de cette grande cité.

Avec deux francs par ménage pour chaque mois, c'est-à-dire, avec une somme inférieure au moindre goûter de l'homme et de la femme, à la Courtille ou bien aux Porcherons, l'ouvrier et l'ouvrière auront de quoi cultiver leur esprit et mûrir leur raison. Les bibliothèques populaires, administrées gratuitement par des personnes amies des mœurs, ne contiendront aucun de ces ouvrages dont l'esprit et les peintures pourraient souiller les mœurs du peuple. Aujourd'hui beaucoup d'écrivains s'occupent d'enrichir les bibliothèques populaires, par des écrits pleins d'intérêt et d'utilité.

Des sociétés admirables, telles que la *Société de la morale chrétienne* et la *Société pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire*, proposent des prix aux personnes qui feront les meilleurs livres pour les classes laborieuses. Ainsi les classes supérieures s'occupent avec zèle, avec talent, des moyens de satisfaire un grand besoin national : osons compter sur le succès de leurs efforts.

Je suis bien loin d'avoir épuisé les bons conseils qu'il importe de donner à la classe ouvrière. J'ai préféré n'en donner qu'un petit nombre et m'appesantir sur les préceptes essentiels que je veux imprimer dans le cœur des personnes de cette classe. J'aurai beaucoup fait si j'ai pu les persuader sur la nécessité de la lecture et de l'instruction, pour les hommes, pour les femmes, et pour les enfants. Les bons ouvrages appellent les lecteurs, et les lecteurs appellent encore plus les nouveaux ouvrages dignes d'un public qui les réclame. Les avis qui restent à donner au peuple, pour qu'il devienne plus heureux, il les trouvera dans les écrits dont je lui recommande la lecture et dans ceux qu'on écrira chaque jour en sa faveur. Il les trouvera surtout dans ce livre de tous les siècles, dans ce présent du ciel, cet Evangile, où la charité nous est montrée s'interposant entre le riche et le pauvre, avec sa grâce divine et sa tendre générosité.

FIN.






BIBLIOTECA